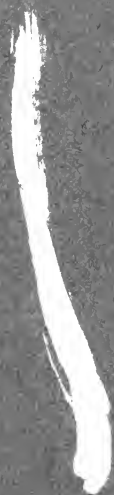


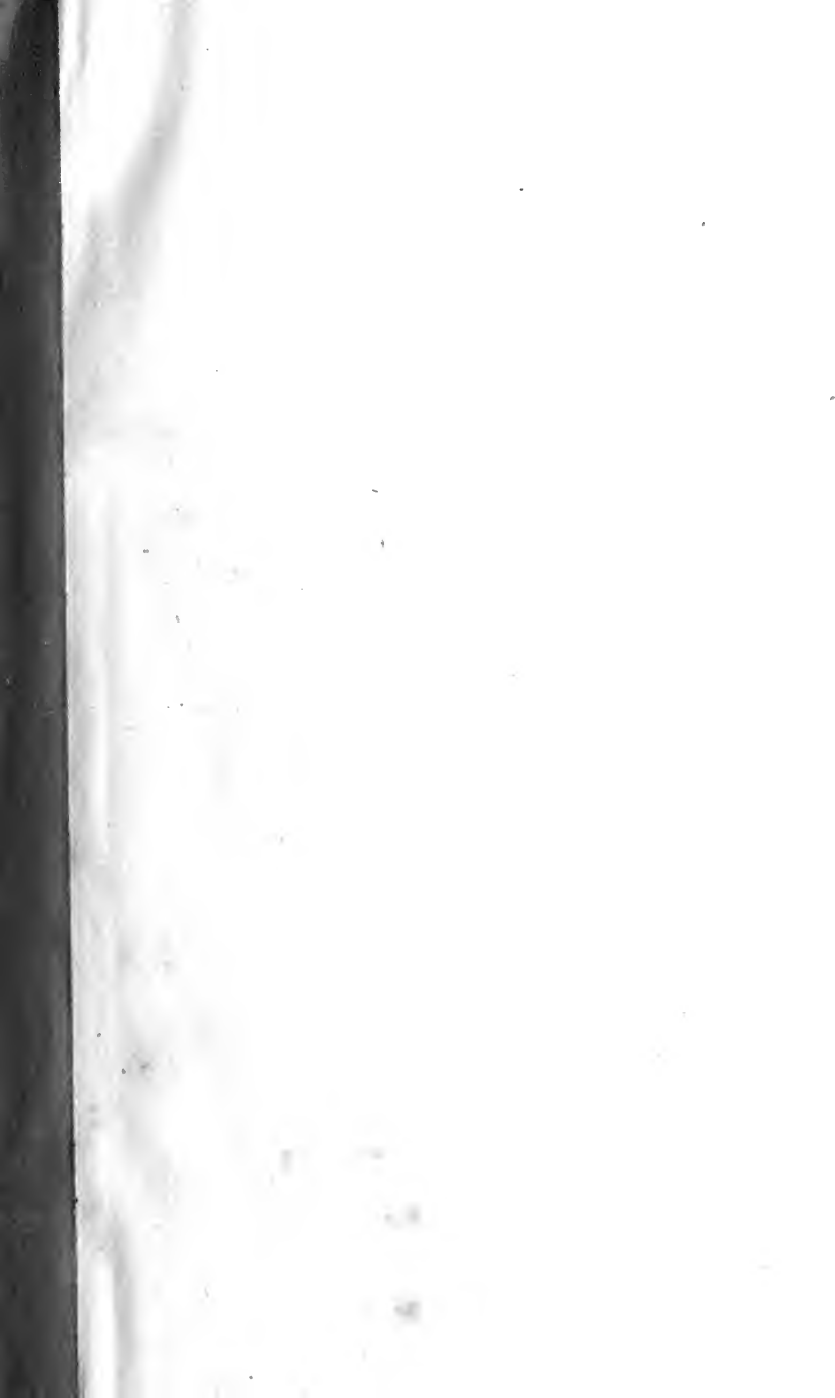
■
■

Piron, Alexis !

La métromanie.

PJ
2019
P6A65
1779





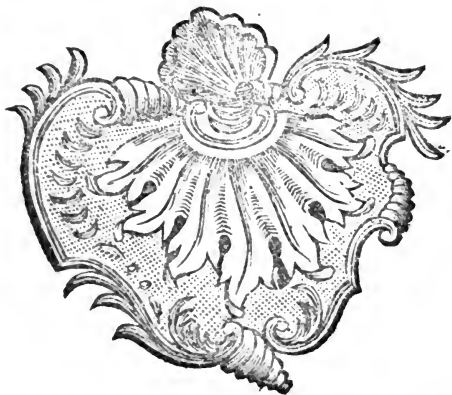


~~BT~~
~~B672m~~. 4 L A

MÉTROMANIE,
COMÉDIE
EN VERS ET EN CINQ ACTES,
PAR M. PIRON.

*Corrigée & augmentée, telle qu'elle se joue à Paris ;
sur le Manuscrit des Comédiens Français.*

NOUVELLE ÉDITION.



390439
22.3.41

A PARIS;
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. LXXIX.
Avec Approbation & Permission.



PERSONNAGES.

FRANCALEU, *Père de Lucile.*

BALIVEAU, *Capitoul, oncle de Damis.*

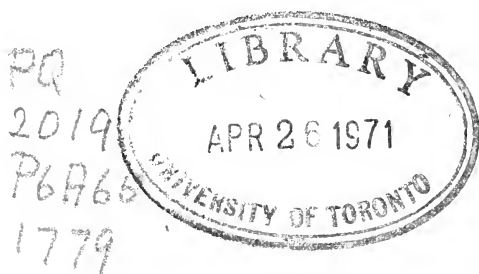
DAMIS, *Poète.*

DORANTE, *Amant de Lucile.*

LUCILE, *Fille de Francaleu.*

LISETTE, *Suivante de Lucile.*

MONDOR, *Valet de Damis.*



La Scène est chez M. Francaleu, dans les jardins d'une maison de plaisance, aux portes de Paris.



L A
MÉTROMANIE,
COMÉDIE.

✱—————✱
ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

CETTE maison des champs me paroît un bon gîte,
Je voudrois bien ne pas en décamper si vite,
Sur-tout m'y retrouvant avec tes yeux frippons,
Auprès de qui pour moi tous les gîtes sont bons.
Mais de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles ?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu ?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

On m'a pourtant bien dit : chez Monsieur Francalieu ;

L I S E T T E.

C'est ici.

M O N D O R.

Vous jouez , chez vous , la Comédie ?

L I S E T T E.

Témoin ce rôle encor , qu'il faut que j'étudie.

M O N D O R.

Le Patron n'a-t-il pas une fille unique ?

L I S E T T E.

Oui.

M O N D O R.

Et qui sort du Couvent depuis peu ?

L I S E T T E.

D'aujourd'hui.

M O N D O R.

Vivement recherchée ?

L I S E T T E.

Et très-digne de l'être.

M O N D O R.

Et vous avez grand monde ?

L I S E T T E.

A ne pas nous connoître.

M O N D O R.

Illuminations , bal , concert ?

L I S E T T E.

Tout cela.

M O N D O R.

Un beau feu d'artifice ?

L I S E T T E.

Il est vrai.

M O N D O R.

M'y voilà.

Damis doit être ici : chaque mot me le prouve.

Quand le diable y feroit , il faut que je l'y trouve.

L I S E T T E.

Sa mine ? Ses habits ? Son état ? Sa façon ?

M O N D O R.

Oh ! c'est ce qui n'est pas facile à dire , non.

Car , selon la pensée où son esprit se plonge ,

Sa face , à chaque instant , s'élargit ou s'allonge.

Il se néglige trop , ou se pare à l'excès.

D'état , il n'en a point , ni n'en aura jamais.

C'est un homme isolé , qui vit en volontaire ,

Qui n'est Bourgeois , Abbé , Robin ni Militaire ;

Qui va , vient , veille , sue , & se tourmentant bien ,
Travaille nuit & jour , & jamais ne fait rien.

'Au surplus rassemblant , dans sa seule personne ,
 Plusieurs originaux qu'au Théâtre on nous donne ,
 Misantrope , Étourdi , Complaisant , Glorieux ,
 Distract — ce dernier-ci le désigne le mieux ;
 Et tiens s'il est ici , je gage mes oreilles ,
 Qu'il est dans quelque allée à bayer aux corneilles ,
 S'approchant , pas à pas , d'un fossé qui l'attend ,
 Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

L I S E T T E.

Je m'oriente. On a l'homme que tu souhaites
 N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme Poètes ?

M O N D O R.

Oui.

L I S E T T E

Nous en avons un.

M O N D O R.

C'est lui.

L I S E T T E.

Peut-être bien.

M O N D O R.

Quoi donc ?

L I S E T T E.

Le personnage en tout ressemble au tien ;
 Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

M O N D O R.

Contente-moi , n'importe , & montre-moi cet homme.

L I S E T T E.

Cherche ; il est à rêver là-bas dans ces bosquets.
 Mais vas-y seul : on vient , & je crains les caquets.

S C E N E I I.

D O R A N T E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

D Orante ici ! Dorante !

D O R A N T E.

Ah ! Lisette , ah ! ma belle ,

Que je t'embrasse. Eh bien , dis-moi donc la nouvelle ;

Félicite-moi donc. Quel plaisir ! l'heureux jour !

Que ce jour a tardé long-temps à mon amour !

De la chose avec moi tu dois être avertie.

Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie ?

Que je vais — que je puis — conçois-tu — Baise-moi ;

L I S E T T E .

Mais vous n'êtes pas sage en vérité.

D O R A N T E .

Pourquoi ?

L I S E T T E .

Si Monsieur vous trouvoit ? Songez donc où vous êtes.
Y pensez-vous , d'oser venir , comme vous faites ,
Chez un homme avec qui votre père en procès. —

D O R A N T E .

Bon ! m'a-t-il jamais vu , ni de loin , ni de près ?

Je vois le parc ouvert , j'entre.

L I S E T T E .

Vous le dirai-je ?

Eussiez-vous cent fois plus d'audace & de manège ,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir ,
Je ne sçais trop comment vous pourrez l'obtenir.

D O R A N T E .

Oh ! je le sçais bien , moi. Mon père m'idolâtre ;
Il n'a que moi d'enfans. Je suis opiniâtre.
Je le veux , qu'il le veuille. Autrement , j'ai des mœurs ;
Je ne lui manque point , mais je fais pis , je meurs.

L I S E T T E .

Mais si le grand procès qu'il a —

D O R A N T E .

Qu'il y renonce.

Le père de Lucile a gagné. Je prononce.

L I S E T T E .

Mais si votre père ose en appeller ?

D O R A N T E .

Jamais.

L I S E T T E .

Mais si. —

D O R A N T E .

Finis , de grace , & laisse là tes mais.

L I S E T T E .

Mais croyez-vous n'avoir à craindre ici qu'un père ?
Le nôtre y voudra-t'il consentir ?

D O R A N T E .

Je l'espère.

L I S E T T E .

C'est un vieillard têtue.

D O R A N T E .

C'est ce qui te plaira.

L I S E T T E .

Il a choisi son monde.

D O R A N T E .

Il le congédiera.

L I S E T T E.

Lucile est un parti. —

D O R A N T E.

Je suis bon pour Lucile.

L I S E T T E.

Elle a cent mille écus.

D O R A N T E.

J'en aurai deux cens mille.

L I S E T T E.

Mais, vous aimera-t-elle ?

D O R A N T E.

Ah ! laisse là ta peur.

Quand je t'en vois douter, tu me perces le cœur.

L I S E T T E.

Je vous l'ai dit cent fois : c'est une nonchalante,
 Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente;
 De l'amour d'elle-même éprise uniquement,
 Incapable en cela d'aucun attachement;
 Une ame oisive & molle, une froide femelle;
 Qui voudroit qu'on parlât, que l'on pensât pour elle;
 Et sans agir, sentir, craindre, ni desirer,
 N'avoir que l'embarras d'être & de respirer.
 Et vous voulez qu'elle aime ? Elle, avoir une intrigue !
 Y songez-vous, Monsieur ? Fi donc ! cela fatigue.
 Voyez, depuis un mois que le cœur vous en dit,
 Si votre amour vous laisse un moment de répit,
 Et c'est, ma foi, bien pis chez nous que chez les hommes.

D O R A N T E.

Enfin, depuis un mois, sçachons où nous en sommes.

L I S E T T E.

Elle aime éperdument ces vers passionés
 Que votre ami compose, & que vous nous donnez;
 Et je guette l'instant d'oser dire à la belle
 Que ces vers sont de vous, & qu'ils sont faits pour elle.

D O R A N T E.

Qu'ils sont de moi ! Mais, c'est mentir effrontément.

L I S E T T E.

Eh bien ! je mentirai ; mais j'aurai l'agrément
 D'intéresser pour vous l'indifférence même.

D O R A N T E.

Lucile en est encore à sçavoir que je l'aime !
 Que ne profitions-nous de la commodité
 De ces vers amoureux, dont son goût est flatté !
 Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître,
 Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

L I S E T T E.

Eh non, vous dis-je, non ; vous auriez tout gâté :
 L'indifférence incline à la sévérité.

Il falloit bien d'abord préparer toutes choses,
De l'empire amoureux lui déplier les roses,
L'induire à se vouloir baïsser pour en cueillir.
D'aïse, en lisant vos vers, je la vois tressaillir,
Sur-tout quand un amour, qui n'est plus guere en vogue,
Y brille sous le titre ou d'Idile ou d'Eglogue.

Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé;
Des Bergers figurant quelques danses légères,
Ou tout le jour assis aux pieds de leurs Bergeres,
Et couronnés de fleurs, au son du chalumeau,
Le soir, à pas comptés regagnent le hameau.

La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses,
Et de ces visions savourer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur,
De l'amour de l'ouvrage à l'amour de l'Auteur.

D O R A N T E.

C'est une Eglogue aussi qu'on lui prépare encore:
Damis se leve exprès, chez vous, avant l'aurore. —

L I S E T T E.

Damis?

D O R A N T E.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas:
Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

L I S E T T E.

Celui que nous nommons Monsieur de l'Empirée?

D O R A N T E.

Oui. Son talent chez nous lui donne aussi l'entrée.
Mon père en est épris jusqu'à l'aimer, je croi,
Un peu plus que ma mère, & presque autant que moi.

L I S E T T E.

Qu'il garde sa besogne.

D O R A N T E.

Ah! soit. Je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt tu sçais comme je pense.

L I S E T T E.

Monsieur de Francaleu ne vous connoît pas,

D O R A N T E.

Non.

L I S E T T E.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici l'amour des vers est un tic de famille;
Le père, qui les aime encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin,
Et vous plairez d'abord, présenté de sa main.

D O R A N T E.

Il peut me demander la raison qui m'attire.

L I S E T T E.

Le goût pour le Théâtre en est un à lui dire.
Desirez de jouer avec nous. Justement
Quelques Acteurs nous font faux bon en ce moment.

D O R A N T E.

Oui-dà, je les remplace, & je m'offre à tout faire.

L I S E T T E.

A la Piece du jour rendez-vous nécessaire,
Et pour lors. —

D O R A N T E.

Le voici qui vient, retire-toi.

S C E N E I I I.

D O R A N T E, D A M I S.

D A M I S *arrive en rêvant profondément, & trouve
Dorante sur ses pas.*

O H ! pour le coup. —

D O R A N T E.

Damis, Damis, écoutez-moi.

D A M I S.

Je suis furieux — c'est une chose cruelle !
On me heurte, on me suit, on m'accoste, on m'appelle.
Ala fin, je me crois en des lieux bien déserts;
J'y cherche un mot, je l'ai; je vous vois, je le perds,
Et je ne finis rien.

D O R A N T E.

Il s'agit d'autre chose.

Mon amour se restreint désormais à la prose;
Non que je ne ressentie, ainsi que je le doi,
Le zele avec lequel vous agissez pour moi.
La bonté que, ce jour encor, vous avez eue. —
J'ai regret à la peine. —

D A M I S.

Elle n'est pas perdue.

Mes vers, sans aller loin, sçauront où se placer,
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

D O R A N T E *avec émotion.*

Ah ! vous aimez ?

D A M I S.

Qui donc aimeroit, je vous prie ?

La sensibilité fait tout notre génie.
Le cœur d'un vrai Poète est prompt à s'enflammer,
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sçait bien aimer.

Je le crois mon rival. Quelle est votre bergère ?

D A M I S.

De la vôtre , pour moi , le nom fut un mystère ;

Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous.

D O R A N T E.

Et votre sort , Monsieur , sans doute. —

D A M I S.

Est des plus doux.

D O R A N T E.

Je suis encor bien loin d'en pouvoir autant dire.

Mais , parlons d'autre chose , & ne songeons qu'à rire.

Donnez-moi pour Acteur à Monsieur Francalou.

Je me sens du talent , & je voudrois un peu ,

En m'essayant chez lui , voir ce que je sçais faire.

D A M I S.

Venez.

D O R A N T E.

Mon nom pourroit me nuire.

D A M I S.

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami , ce titre suffira.

Écoutez seulement les vers qu'il vous lira.

C'est un fort galant homme , excellent caractère ,

Bon ami , bon mari , bon citoyen , bon père ;

Mais à l'humanité , si parfait que l'on fût ,

Toujours par quelque foible on paya le tribut.

Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve ,

De s'être , en cheveux gris , avisé de sa verve ;

Si l'on peut nommer verve une démangeaison

Qui fait honte à la rime , ainsi qu'à la raison.

Et , malheureusement , ce qui vicie abonde.

Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde.

Tout le premier , lui-même , il en raille , il en rit :

Grimace. L'Auteur perce ; il les lit , les relit ,

Prétend qu'ils fassent rire ; & pour peu qu'on en rie ,

Le poignard sur la gorge , en fait prendre copie ,

Rentre en fougue , s'acharne impitoyablement , —

Et , charmé du flatteur , le paye en l'assommant.

D O R A N T E.

Oh ! je suis patient ; il a trouvé son homme ,

Et d'éloges outrés moi-même je l'assomme.

D A M I S.

Pour moi , je meurs , je tombe , écrasé sous le faix.

D O R A N T E.

Qui vous retient chez lui ?

D A M I S.

Mais, d'ailleurs, je m'y plais.

Le voici : tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

S C E N E I V.

F R A N C A L E U, D O R A N T E, D A M I S.

F R A N C A L E U.

Peste soit de ces coups où l'on ne s'attend pas !
Voilà ma piece au diable, & mon théâtre à bas.

D A M I S.

Comment donc ?

F R A N C A L E U.

Trois Acteurs : l'amant, l'oncle, le père ;
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un a la fièvre, l'autre un rhume, & l'autre mort.
C'est bien prendre son temps.

D A M I S.

(froidement.)

Vraiment, ils ont grand tort.

Certes, les trois sujets étoient bons, c'est dommage.

F R A N C A L E U.

Quelle sérénité ! Sçavez vous, quand j'enrage,
Que j'enrage encor plus si l'on n'enrage aussi ?

D A M I S.

C'est que je vois, Monsieur, bon remede à ceci.
Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine,
Les deux premiers venus les rempliront sans peine.

F R A N C A L E U.

Et l'amant ?

D A M I S *présentant Dorante.*

Mon ami s'en acquitte à ravir.

D O R A N T E *à Francaleu.*

Vous me voyez, Monsieur, tout prêt à vous servir.

F R A N C A L E U *à Damis.*

Mille graces, Monsieur, d'une faveur pareille.
Vous ferez, je le vois, l'amoureux à merveille ;
Mais il s'agit pourtant d'un amant maltraité,
Et peut-être jamais ne l'avez-vous été.
Or il faut, quelque loin qu'un talent puisse atteindre,
Eprouver pour sentir, & sentir pour bien feindre.

D A M I S *avec un rire malin.*

Aussi n'ira-t-il pas se chercher en autrui,
Le rôle qu'il accepte est modelé sur lui.
Le pauvre infortuné meurt pour une inhumaine,

Sans oser déclarer son amoureuse peine ;
De façon qu'il en est encor à s'aviser ,
Quand peut-être quelqu'autre est tout prêt d'épouser.

D O R A N T E *outré.*

Ma situation , sans doute , est peu commune ,
Et je sens en effet toute mon infortune.

F R A N C A L E U .

Bon , tant mieux. vous voilà selon notre desir.
Venez , & croyez moi , vous aurez du plaisir.

(*Il sort avec Dorante.*)

D A M I S *seul.*

J'ai beau le voir parti , je ne m'en crois pas quitte.
Mais , grace à l'embarras qui l'occupe & l'agite ,
Sain & sauf , une fois , j'échappe à mon bourreau.

F R A N C A L E U *revenant.*

Attendez-vous à voir quelque chose de beau.
J'acheve de brocher une Piece en six actes.

La rime & la raison n'y sont pas trop exactes ;

Mais j'en apprête mieux à rire à mes dépens (*Il s'en retourne.*)

S C E N E V.

D A M I S *seul.*

ET je n'armerois pas contre ce guet-à-pens ?
Ce devrait être fait. Qu'il reste à la campagne ,
Ou me vienne chercher au fond de la Bretagne.
L'amour m'y tend les bras , mon cœur m'a devancé :
C'est un nœud que de loin l'esprit a commencé.
Il est temps que la vue , & l'acheve & le ferre.
Partons.

S C E N E V I.

D A M I S , M O N D O R .

M O N D O R *rendant une Lettre à Damis.*

AH ! grace au ciel , enfin je vous déterre !
Je vous cherche , Monsieur , depuis huit jours entiers ,
Et de Paris , cent fois , j'ai fait tous les quartiers.
J'ai craint , au bord de l'eau , vos visions cornues ,
Que cherchant quelque rime , & lisant dans les nues ,
Vous m'eussiez à vos pieds , de faux-pas en faux-pas ,
Trouvé quelqu'impromptu que vous ne cherchiez pas.

D A M I S.

Oh, oh ! bon gré malgré, voici qui me retarde.

M O N D O R.

Écoutez donc, Monsieur ; ma foi, prenez-y garde.

Un beau jour. —

D A M I S.

Un beau jour ? Ne te tairas-tu point ?

M O N D O R.

A votre aise, après tout ; liberté sur ce point.

Enfin, quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être ;

Mais personne, Monsieur, ne veut vous y connoître ;

Et dans ce vaste enclos, que j'ai tout parcouru,

Je vous manquois encor, si vous n'eussiez paru.

D A M I S.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille.

Mais tu m'as demandé par mon nom de famille ?

M O N D O R.

Sans doute. Comment donc aurois-je interrogé ?

D A M I S.

Je n'ai plus ce nom-là.

M O N D O R.

Vous en avez changé ?

D A M I S.

Le beau titre à garder, que le nom de ses peres !

C'en est un sous lequel on ne s'illustre gueres ;

Et je vois que par-tout c'est l'usage commun

De prendre un nom de Terre, ou de s'en forger un.

M O N D O R.

Votre nom maintenant, c'est donc ?

D A M I S.

De l'Empirée.

Et j'en oserois bien garantir la durée.

M O N D O R.

De l'Empirée ? Oûi-dà ! Vous voilà grand-tirrien.

L'espace est vaste : aussi vous y perdez vous bien ;

Mais quand l'esprit là-haut va seul à sa campagne,

Que le corps ici-bas souffre qu'on l'accompagne.

D A M I S.

Et crois-tu donc qu'un homme à talens, tel que moi,
Puisse régler sa marche, & disposer de soi ?

Les gens de mon espece ont le destin des belles ;

Tout le monde voudroit nous enlever comme elles.

Prêt de rentrer chez moi, j'allois à pas comptés,

Un carrosse tout court s'arrête à mes côtés,

La portiere entr'ouverte. On m'appelle, je monte ;

Et quand j'en veux descendre ensuite, on ne tient compte.

J'ai beau dire, on s'en moque, & toujours disputant,

De six jeunes chevaux l'attelage éclatant

Me roule en un quart d'heure à ce lieu de plaifance,
Où je ris, chante & bois, le tout par complaifance.

M O N D O R.

Par complaifance, foit. Mais vous ne fçavez pas. —

D A M I S.

Et quoi ?

M O N D O R.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats,
La fortune à la Ville en eft un peu jaloufe.
Monfieur Baliveau. —

D A M I S.

Heim ?

M O N D O R.

Votre oncle de Touloufe. —

D A M I S.

Après ?

M O N D O R.

Eft à Paris.

D A M I S.

Qu'il y reffe.

M O N D O R.

Fort bien ?

Sans croire, fans vouloir que vous en fçachiez rien.

D A M I S.

Pourquoi donc me le dire.

M O N D O R.

Ah, quelle indifférence !

Et rien eft-il pour vous de plus de conféquence ?

Un oncle riche & vieux, dont votre fort dépend,

Qui du bien qu'il vous veut fans cefse fe repent,

Prétendant fur fon goût régler votre génie,

De vos diables de vers déteftant la manie ;

Et qui, depuis cinq ans bien comptés, Dieu merci,

Pour faire votre Droit, nous pensionne ici !

Attendez-vous, Monfieur, à d'horribles tempêtes.

Il vient *incognito* pour voir où vous en êtes.

Peut-être il fçait déjà que vous donnant l'effor,

Vous n'avez pris ici d'autre licence encor

Que celles qu'il craignoit, & que dans vos rubriques,

Vous nommez, entre vous, licences poétiques.

Ah ! Monfieur, redoutez fon indignation ;

Vous aurez encouru l'exhérédation.

Ce mot doit vous toucher, ou votre ame eft bien dure.

D A M I S lui donnant un papier.

Mondor, porte ces vers à l'Auteur du Mercure.

M O N D O R refusant de le prendre.

Beau fruit de mon fermon !

D A M I S.

Digne du sermoneur.

M O N D O R.

Et que doit nous valoir ce papier ?

D A M I S.

De l'honneur.

M O N D O R *secouant la tête.*

Bon ! de l'honneur.

D A M I S.

Tu crois que je dis des sornettes ?

M O N D O R.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes,
Et qu'avec celui-ci vous les paierez très-mal.

D A M I S.

Qu'un Valet raisonneur est un sot animal !

Eh, fais ce qu'on te dit.

M O N D O R.

Aussi, ne vous déplaise,

Vous en parlez, Monsieur, un peu trop à votre aise.

Vous avez les plaisirs, & moi tout l'embarras.

Vous, & vos créanciers, je vous ai sur les bras :

C'est moi qui les écoute, qui les congédie.

Je suis las de jouer, pour vous, la comédie,

De vous céler, d'oser remettre au lendemain,

Pour emprunter encor, avec un front d'airain.

Ma probité répugne à ces façons de vivre :

De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre,

Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,

J'abandonne le rôle, & ne veux plus mentir.

Viennent Baigneur, Marchand, Tailleur, Hôte, Aubergiste,

Que leur cour vous talonne, & vous suive à la piste,

Tirez-vous-en tout seul, & voyons une fois. —

D A M I S *lui rendant le même papier.*

Tu me rapporteras le Mercure du mois,

Entends-tu ?

M O N D O R *le prenant.*

Trouvez bon aussi que je revienne

Environné des gens que je vous nomme.

D A M I S.

Amene.

M O N D O R.

Vous pensez rire ?

D A M I S.

Non.

M O N D O R.

Vous verrez.

D A M I S.

Je t'attends.

Oh bien, vous en allez avoir le passe-temps.

D A M I S.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

M O N D O R *revenant.*

Les pairez-vous ?

D A M I S.

Sans doute.

M O N D O R.

Et de quelle monnaie ?

D A M I S.

Ne t'embarrasse pas.

M O N D O R *à part.*

Ouais ! seroit-il en fonds ?

D A M I S.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

M O N D O R *à part.*

Morbleu ! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

D A M I S.

Au Répétiteur ?

M O N D O R, *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles.

D A M I S.

A la Lingere, à l'Hôte, au Perruquier ?

M O N D O R.

Autant.

D A M I S.

Au Tailleur ?

M O N D O R.

Quatre-vingt.

D A M I S.

A l'Aubergiste ?

M O N D O R.

Cent.

D A M I S

A toi ?

M O N D O R, *faisant d'humbles révérences.*

Monfieur. —

D A M I S.

Combien ?

M O N D O R.

Monfieur. —

D A M I S.

Parle.

M O N D O R.

J'abuse —

D A M I S.

De ma patience ?

MONDOR.

M O N D O R.

Oui. Je vous demande excuse.

Il est vrai que — le zèle — a manqué de — respect ;
 Mais le passé rendoit l'avenir très suspect.

D A M I S.

Cent écus , supposons. Plus ou moins , il n'importe.
 Ça , partageons les prix que dans peu je remporte.

M O N D O R

Les Prix !

D A M I S.

Oui , de l'argent , de l'or qu'en lieux divers.

La France distribue à qui fait mieux les vers.

A Paris , à Rouen , à Toulouse , à Marseille ,

J'ai parcouru par-tout , par-tout ferai merveille. —

M O N D O R.

Ah ! si bien que Paris paiera donc le loyer ;

Rouen , le Maître en Droit ; Toulouse , le Barbier ?

Marseille , la Lingere ; & le diable , mes gages.

D A M I S.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages ?

M O N D O R.

Non ; ne doutons de rien. Et sur un fonds meilleur ,

N'hypothéquez-vous pas l'Auberge & le Tailleur ?

D A M I S.

Sans doute , & sur un fonds de la plus noble espece.

Le Théâtre Français donne aujourd'hui ma piece :

Le secret m'est gardé. Hors un Acteur & toi ,

Personne au monde encor ne sçait qu'elle est de moi.

Ce soir même on la joue ; en voici la nouvelle.

Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle :

Vers l'immortalité je fais les premiers pas.

Cher ami , que pour moi ce grand jour a d'appas !

M O N D O R.

J'enrage. —

D A M I S.

Autre bonheur : une fille adorable ,

Rare , célèbre , unique , habile , incomparable. —

M O N D O R.

De cette incomparable , après , qu'esperez-vous ?

D A M I S.

Aujourd'hui tromphant , demain j'en suis l'époux.

M O N D O R.

En bonne opinion vous êtes un rare homme !

Et sur cet oreillet vous dormez d'un bon somme ;

Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

D A M I S , lui faisant prendre enfin le papier.

Pars.

L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.

C

Une piece affichée, une autre dans la tête,
 Une où je joue, une autre à lire toute prête;
 Voilà de quoi sans doute avoir l'esprit tendu.

M O N D O R.

Dites un héritage, & bien du temps perdu.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

B A L I V E A U, F R A N C A L E U.

B A L I V E A U.

L'Heureux tempérament ! Ma joie en est extrême.
 Gai, vif, aimant à rire ; enfin toujours le même.

F R A N C A L E U.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
 Embrassons-nous encor, & que, tout de nouveau,
 De l'ancienne amitié, ce témoignage éclate.
 La séparation n'est pas de fraîche date ;
 Convenez-en, pendant l'intervalle écoulé,
 La parque, à la sourdine, a diablement filé.
 En auriez-vous l'humeur moins gaillarde & moins vive ?
 Pour moi, je suis de tout : joueur, amant, convive.
 Fréquentant, fêtayant les bons faiseurs de vers ;
 J'en fais même comm'eux.

B A L I V E A U.

Comm'eux ?

F R A N C A L E U.

Oui.

B A L I V E A U.

Quel travers !

F R A N C A L E U.

Pas tout-à-fait comme'eux ; car je les fais sans peine,
 Aussi me traitent-ils de Poète à la douzaine ;
 Mais en dépit d'eux tous, ma muse, en tapinois,
 Se fait dans le Mercure applaudir tous les mois.

B A L I V E A U.

Comment ?

F R A N C A L E U.

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne.

Sous ce voile étranger, je ris, je plais, j'étonne;
 Et le masque trompeur agaçant le lecteur,
 De tel qui m'a raillé, fait mon adorateur.

B A L I V E A U, à part.

Il est devenu fou.

F R A N C A L E U.

Lisez-vous le Mercure ?

B A L I V E A U.

Jamais.

F R A N C A L E U.

Tant pis, morbleu, tant pis. Bonne lecture !

Lisez celui du mois : vous y verrez encor
 Comme aux dépens d'un fou je m'y donne l'effor.
 Je ne sçais pas qui c'est ; mais le benêt s'abuse,
 Jusques-là qu'il me nomme une dixieme muse,
 Et qu'il me veut avoir pour femme absolument.
 Moi j'ai, par un sonnet, riposté galamment.
 Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable :
 Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable ?

B A L I V E A U,

Ma foi, je n'aime point que vous ayez donné
 Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
 Vous, Poète ! Eh bon Dieu, depuis quand ? Vous !

F R A N C A L E U.

Moi-même.

Je ne sçaurôis vous dire au juste le quantieme.
 Dans ma tête, un beau jour, ce talent se trouva ;
 Et j'avois cinquante ans quand cela m'arriva.
 Enfin, je veux chez moi que tout chante & tout rie.
 L'âge avance, & le goût avec l'âge varie.
 Je ne sçaurôis fixer le temps ni les desirs ;
 Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
 Aujourd'hui nous jouons une pièce excellente ;
 J'en suis l'Auteur. Elle a pour titre : l'Indolente.
 Ridicule jamais ne fut si bien daubé,
 Et vous êtes, pour rire, on ne peut mieux tombé.

B A L I V E A U.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en tête.
 Qui ne feroit de moi, chez vous, qu'un trouble fête.

F R A N C A L E U.

Et quelle affaire encor ?

B A L I V E A U.

Un diable de neveu

Me fait, par ses écarts, mourir à petit feu.
 C'est un garçon d'esprit, d'assez belle apparence ;
 De qui j'avois conçu la plus haute espérance,

J'en fis l'unique objet d'un soin tout paternel;
 Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
 Pour achever son droit, n'est-ce pas une honte ?
 Il est, depuis sept ans, à Paris, de bon compte.
 J'arrive, je le trouve encor au premier pas,
 Endetté, vagabond, sans ce qu'on ne fait pas.
 Ne pourrois je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
 Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde ?
 Ne connoissant personne, & vous sçachant ici,
 Je venois —

FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

BALIVEAU.

Grand merci.

FRANCALEU.

Mais, plaisir pour plaisir. —

BALIVEAU.

Pour vous, que puis-je faire ?

FRANCALEU.

Dans la piece du jour prendre un rôle de pere.

BALIVEAU.

Un rôle, à moi ?

FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

BALIVEAU.

C'est tout de bon ?

FRANCALEU.

Oui. N'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon ?

BALIVEAU.

Soit ; mais, —

FRANCALEU.

Vous en avez le dehors.

BALIVEAU.

Je l'avoue.

FRANCALEU.

Assez l'humeur.

BALIVEAU.

Que trop.

FRANCALEU.

Et tant soit peu la moue.

BALIVEAU.

Avec raison.

FRANCALEU.

Et puis, le rôle n'est pas fort.

BALIVEAU.

Quel qu'il soit, j'y répugne.

FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

COMEDIE.
BALIVEAU.

21

Eh si ! que diroit-on ?

FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise ?

BALIVEAU.

Un Capitoul !

FRANCALEU.

Eh bien ?

BALIVEAU.

La gravité. —

FRANCALEU.

Sottise.

BALIVEAU.

Ma noblesse, d'ailleurs. —

FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

BALIVEAU.

D'accord.

FRANCALEU, *lui faisant prendre son rôle.*

Tenez, tenez.

BALIVEAU.

Quoi ! je serois venu. —

FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble & rendre un bon office. —

BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.

Vous me promettez donc que mon frippon. —

FRANCALEU.

Demain,

Je vous le garantis coffré de grand matin.

BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

FRANCALEU.

Dans son lit.

BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre ;

Mais son Hôte ne sait ce qu'il est devenu.

FRANCALEU.

On saura bien l'avoir, après l'ordre obtenu.

Adieu ; car il est tems de vous mettre à l'étude.

BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoncer dans cette solitude ;

Et là, gesticulant & braillant tout le sou,

Faire un apprentissage, en vérité, bien sou.

SCENE II.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

MOi, je fais l'oncle ; & toi Lisette , es-tu contente ?
 Tu voulois un beau rôle , & tu fais l'indolente :
 Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux ,
 Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux ;
 Le modèle est parfait.

LISETTE.

N'en foyez pas en peine.

Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne ;
 J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien ;
 J'ai sa taille , j'aurai son geste & son maintien ;
 Et je prétends si bien représenter l'idole ,
 Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle ,
 Et comme en un miroir , s'y voyant traits pour traits ,
 Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.

FRANCALEU.

Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente ;
 Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente.
 Qu'elle n'écoute qu'elle , & que son propre cœur ,
 Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur ;
 Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
 Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse :
 Vingt honnêtes partis , dont le meilleur , je croi ,
 Ne refusera pas de s'allier à moi.
 Ma fille est riche & belle ; en un mot , je la donne
 Au premier qui lui plaît , je n'excepte personne.

LISETTE.

Pas même le Poëte ?

FRANCALEU.

Au contraire , c'est lui
 Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

FRANCALEU.

Eh bien , j'en ai de reste.
 J'aurai fait un heureux ; c'est passé-tems céleste.
 Favorisant ainsi l'honnête homme indigent ,
 Le mérite une fois aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre un contre-tems à craindre ;
 Qui rendroit votre fille extrêmement à plaindre.

FRANCALEU.

Et quel ?

L I S E T T E.

C'est que son choix pourroit tomber très-bien
 Sur tel qui sur une autre auroit fixé le sien;
 Et pour lors, il seroit moins aisé qu'on ne pense,
 De ramener son cœur à de l'indifférence.

S C E N E I I I.

FRANCALEU, DORANTE *écoutant, sans être vu que de Lisette*, LISETTE.

F R A N C A L E U.

TU parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir
 L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

L I S E T T E.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,
 La savez-vous. (*Dorante redouble ici d'attention.*)

F R A N C A L E U.

On dit, à propos, que le drôle——

L I S E T T E.

Je vous en avertis, il est fort amoureux.
 Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux,
 Très-positivement songez donc à l'exclure.

F R A N C A L E U.

J'y cours tout de ce pas, tu peux en être sûre;
 Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
 Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.

S C E N E I V.

D O R A N T E , L I S E T T E.

D O R A N T E , *se présentant devant Lisette.*

JE ne t'interromps point.

L I S E T T E.

Bien malgré vous, je gage.

D O R A N T E.

Non. J'écoute, j'admire, & je me tais. Courage.

L I S E T T E.

Vous vous trouverez bien de n'avoir point parlé.

D O R A N T E.

En effet, me voilà justement installé.

L I S E T T E.

Installé? Tout des mieux, j'en réponds.

Quoi ! tu peux , sans rougir , me regarder en face ?
 L I S E T T E .

Pourquoi donc , s'il vous plaît , baifferois-je les yeux ?
 D O R A N T E .

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux. —
 L I S E T T E .

Eh , c'est le coup de maître.

D O R A N T E .

Il est bon là.

L I S E T T E .

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

D O R A N T E .

De grace , fais-moi voir. —

L I S E T T E .

Oh , qui va rondement ,

Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

D O R A N T E .

Je n'en demande plus ; ma perte étoit jurée.

Je trouve en mon chemin Monsieur de l'Empirée.

Il aime ; il a sçu plaire : oui , je le tiens de lui.

J'ignorois seulement quel étoit son appui ;

Mais , sans voir ta Maîtresse , il osoit tout écrire ,

Tandis , qu'en la voyant , moi , je n'osois rien dire ,

Et ta bouche infidelle , ouverte en sa faveur ,

Des vers que j'empruntois le déclaroit l'Auteur.

L I S E T T E .

Vous croyez que je fers le Poète ?

D O R A N T E .

Oui , perfide.

L I S E T T E .

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide ?

Pauvre cervelle ! Ainsi , je l'ai donc bien servi ,

Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi ?

Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes ,

Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes ,

Pour vous conduire au but où pas un ne parvient ,

Et quand enfin. — Allez. — Je ne sais qui me tient. —

D O R A N T E .

Mais cette exclusion , que veux-tu que j'en pense ?

L I S E T T E .

Tout ce qu'il vous plaira. Je hais la défiance.

D O R A N T E .

Encore ? A quoi d'heureux peut-elle préparer ?

L I S E T T E .

A vous tirer du pair , à vous faire adorer.

Tel est le cœur humain , sur-tout celui des femmes.
 Un ascendant mutin fait naître dans nos ames ,
 Pour ce qu'on nous permet un dégoût triomphant ,
 Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

D O R A N T E.

Mais si cet ascendant se taisait dans Lucile !

L I S E T T E.

Oh , que non. L'indolence est toujours indocile ;
 Et telle qu'est la fièvre , à ce que j'en puis voir ,
 La contrariété seule peut l'émouvoir.
 Ce n'est pas même assez des défenses du père ,
 Si je ne les seconde en Duégné sévère.

D O R A N T E.

Hé bien , les yeux fermés , je m'abandonne à toi.

L I S E T T E.

Défense encore d'oser lui parler avant moi.

D O R A N T E.

Oh ! c'est aussi trop loin pousser la patience.

L I S E T T E.

Dans un quart d'heure au plus je vous livre audience.

D O R A N T E.

Dans un quart d'heure ?

L I S E T T E.

Au plus : promenez-vous là-bas ;

Tenez , dans un moment , j'y conduirai ses pas.

La voici , partez donc ; laissez-nous.

D O R A N T E , hésitant.

Quel supplice !

L I S E T T E.

Desirez-vous ou non qu'on vous rende service ?

D O R A N T E.

L'éviter !

L I S E T T E.

Ou tout perdre.

D O R A N T E.

Ah ! que c'est à regret.

Il fait des révérences à Lucile , qui les lui rend. Il les réitère , jusqu'à ce que , par un geste impérieux , Lisette lui fait signe de se retirer au moment qu'il paroïssoit tenté d'aborder.



SCENE V.

L I S E T T E , L U C I L E .

L I S E T T E .

V Oilà , Mademoiselle , un Cavalier bien fait.

L U C I L E .

J'y prends peu garde.

L I S E T T E .

Aimable autant qu'on le peut être.

L U C I L E .

Tu le dis , je le crois.

L I S E T T E .

Vous semblez le connoître.

L U C I L E .

Je l'ai vu quelquefois au parloir.

L I S E T T E .

Sans plaisir ?

L U C I L E .

Ni chagrin.

L I S E T T E .

Si j'avois , comme vous , à choisir ,
Celui-là , je l'avoue , auroit la préférence.

L U C I L E .

La multitude augmente en moi l'indifférence.

Je hais de ces galans le concours importun ,

Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

L I S E T T E .

Quoi ! sans yeux pour eux tous ? On vous fera dédire.

L U C I L E .

Si j'en ai , ce fera pour un seul.

L I S E T T E .

C'est-à-dire

Qu'en faveur de ce seul votre cœur se résout.

Et que le choix en est déjà fait ?

L U C I L E .

Point du tout.

Je ne le veux choisir , ni ne le connois même.

Mon père le désigne ; il défend que je l'aime :

J'obéirai. Je sçais le devoir d'un enfant :

Nous n'oserions aimer lorsqu'on nous le défend.

L I S E T T E .

Oh , non.

L U C I L E.

Mais devoit-on , sçachant mon caractère,
M'embarraffer l'esprit d'une défense austère ?

L I S E T T E.

En effet.

L U C I L E.

Exiger par-delà ma froideur !
Et de l'obéissance où m'eût suffi l'humeur !

L I S E T T E.

Cela pique.

L U C I L E.

Voyons ce conquérant terrible,
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera succomber,
Et sur lui seul enfin mes regards vont tomber.

L I S E T T E.

On vous l'aura donc bien désigné ? Lequel est-ce ?

L U C I L E.

C'est celui qui jouera l'Amoureux dans la Pièce.

L I S E T T E.

C'est celui qui jouera —

L U C I L E.

Quel air d'austérité !

L I S E T T E.

Mademoiselle , point de curiosité.
C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la déobéissance.

L U C I L E.

Qu'est-ce à dire ?

L I S E T T E.

Oubliez ce que je vous ai dit.

L U C I L E.

Quoi ?

L I S E T T E.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

L U C I L E.

Que me dis-tu ? C'est là celui que l'on excepte ?

L I S E T T E.

Lui-même. Rendez grace à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.

L U C I L E.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent & préviennent.

L I S E T T E.

Ce que , depuis un mois , de lui vous avez lu ,
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

Quoi ! ces vers que je lis , que je relis sans cesse —

L I S E T T E .

Sont les fiens.

L U C I L E .

Quel esprit ! quelle délicatesse !

De plaisirs & de jeux quel mélange amusant !

Que sous des traits si doux l'amour est séduisant !

L'Auteur veut plaire , & plaît , sans doute , à quelque belle

A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

L I S E T T E .

C'est ce qu'apparemment votre père en conclut ,

Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.

Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre —

D'une autre ! Mais , j'y songe ; & s'il étoit la vôtre ?

Vous riez ? Et moi , non. C'est au plus sérieux :

Les vers étoient pour vous. J'ouvre à présent les yeux.

Oui , je vous reconnois traits pour traits dans l'image

De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

L U C I L E .

Je remarque en effet — Prenons par ce chemin ,

Monsieur de l'Empirée approche un livre en main.

On m'a , pour le choisir , presque tyrannisée ;

Et mon ame jamais n'y fut moins disposée.

L I S E T T E , seule.

Bon ! Ce préliminaire est , je crois , suffisant ,

Et Dorante n'a plus qu'à parler à présent.

S C E N E V I .

M O N D O R , L I S E T T E .

M O N D O R .

Lifette , ai-je un rival ici ? Qu'il disparaisse.

L I S E T T E .

S'il me plaît.

M O N D O R .

Plaise ou non , tu n'es plus ta maîtresse.

L I S E T T E .

Comment ?

M O N D O R .

Tu m'appartiens.

L I S E T T E .

Et de quel droit encor ?

M O N D O R .

Lucile est à Damis ; donc Lifette à Mondor.

L I S E T T E.

Lucile est à ton Maître ? Ah ! tout beau. J'en appelle.

M O N D O R.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la belle.

Celui du père est sûr, à tout ce que j'entends.

L I S E T T E *s'en allant.*

La belle avance !

M O N D O R *courant après.**Ecoute.*

L I S E T T E.

Oh ! je n'ai pas le tems.

S C E N E V I I.

D A M I S *seul, le Mercure à la main.*

O Ui, divine inconnue, oui, céleste Bretonne,
 Possédez seule un cœur que je vous abandonne.
 Sans la fatalité de ce jour, où mon front
 Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
 Je désertois ces lieux, & voloïs où vous êtes.

S C E N E V I I I.

D A M I S, M O N D O R.

M O N D O R.

J E ne m'étonne plus si nous payons nos dettes.
 Entre vingt prétendans, on vous donne le beau;
 Et vous avez pour vous, Monsieur, l'air du bureau.

D A M I S *se croyant toujours seul.*

Si, comme je le crois, ma Piece est applaudie,
 Vous êtes la puissance à qui je la dédie.

Vous eûtes un esprit que la France admira;

J'en eus un qui vous plut : l'Univers le sçaura;

(Il donne à Mondor du livre par le nez.)

M O N D O R.

Ouf !

D A M I S.

Qui te sçavoit là, dis ?

M O N D O R.

Maugrebleu du geste.

D A M I S.

Tu m'écoutois ? Eh bien ! raille, blâme, conteste;

Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir.
Tu vois, je suis heureux.

M O N D O R.

Plus que sage.

D A M I S.

A t'ouïr ;

Je ne me repaïssois que de vaines chimères.

M O N D O R.

Votre bonheur, tout franc, ne se devoit gueres.

D A M I S.

Par un sot comme toi.

M O N D O R.

Mon Dieu, pas tant d'orgueil.

Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil,

Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre ;

Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'une autre.

D A M I S.

De pas une autre aussi je ne me soucirois.

M O N D O R.

C'est qu'elle aime les vers, sans quoi je douterois. —

D A M I S.

Ajoute qu'elle en fait les mieux tournés du monde.

M O N D O R.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde

Où nous allons puiser désormais les ducats.

D A M I S.

Les ducats ?

M O N D O R.

C'est de quoi vous faites peu de cas.

L'un de nous deux a tort ; mais, qu'à cela ne tienne ;

Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

D A M I S.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner ?

M O N D O R.

Le bon homme, du moins, ne veut pas l'épargner.

D A M I S.

Le bon homme ?

M O N D O R.

Oui, Monsieur, si vous êtes son gendre.

Monfieur de Francaleu dit, à qui veut l'entendre,

Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

D A M I S.

Extravagues-tu ?

M O N D O R.

Non, foi d'honnête valet.

D A M I S.

Et qui diable te parle, en cette circonstance,

De Monfieur Francaleu, ni de son alliance ?

M O N D O R.

Bon ! ne voilà-t-il pas encor un qui-proquo ?

De qui parlez-vous donc , Monsieur ?

D A M I S.

D'une Sapho ;

D'un prodige qui doit , aidé de mes lumières ,

Effacer quelque jour l'illustre Deshoulières ;

D'une fille à laquelle est uni mon destin.

M O N D O R.

Où diantre est cette fille ?

D A M I S.

A Quimpercorentin.

M O N D O R.

A Quimpercorentin !

D A M I S

Oh , ce n'est pas un bonheur en idée ,

Celui-ci : l'espérance est saine & bien fondée.

La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.

Douze fois l'an sa plume en instruit l'Univers.

Elle a , douze fois l'an , réponse de la nôtre ,

Et nous nous encensons tous les mois l'un & l'autre.

M O N D O R.

Où vous êtes-vous vus ?

D A M I S.

Nulle part. A quoi bon ?

M O N D O R.

Et vous l'épouseriez ?

D A M I S.

Sans doute. Pourquoi non ?

M O N D O R.

Et si c'étoit un monstre ?

D A M I S.

Oh , tais-toi ; tu m'excedes :

Les personnes d'esprit font-elles jamais laides ?

M O N D O R.

Oui ; mais répondra-t-elle à cette folle ardeur ?

D A M I S.

Je suis assez instruit par notre Ambassadeur.

M O N D O R.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure ?

D A M I S.

Le Messager des Dieux lui-même , le Mercure.

M O N D O R.

Oh , oh ! bel entropôt , vraiment , pour coquetter

D A M I S.

Tiens , lis dans celui-ci que tu viens d'apporter.

S O N N E T *de Mademoiselle Mériadec de Kerfic , de
Quimper en Bretagne , à Monsieur cinq étoiles.*

D A M I S.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles ,
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles !

» Oui , qu'à jamais pour moi , belle Mériadec ,
» Pégase soit rétif & l'Hypocrène à sec ,
» Si ma lyre , de myrrhe & de palmes ornée ,
» Ne consacre les nœuds d'un si rare hyménée.

M O N D O R.

Je respecte, Monsieur, un si noble transport :
Qui vous chicannerait, franchement, auroit tort ;
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue.
A se forger les traits d'une femme inconnue.
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a , par exemple , un visage amusant....

D A M I S.

J'entends.

M O N D O R.

Suivez , lorgnez , obsédez sa personne ;
Croyez voir , & voyez en elle la Bretonne....

D A M I S.

C'est bien dit. Cette idée échauffant mes esprits ;
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

M O N D O R.

Moliere , avec raison , consultoit sa servante.

D A M I S.

On se peint , dans l'objet présent & plein d'appas :
L'objet qu'on idolâtre , & que l'on ne voit pas.
Aussi-bien , transporté du bonheur de ma flamme ,
Déjà dans mon cerveau roule une Epitalame ,
Que , devant qu'il soit peu , je prétends mettre au net ,
Et donner au Mercure en paiement du Sonnet.

Muse , évertuons-nous , ayons les yeux sans cesse
Sur l'astre qui fait naître , en ces lieux , la tendresse ;
Cherche , en le contemplant , matière à tes crayons ,
Et que ton feu divin s'allume à ses rayons.
Que cette solitude est paisible & touchante !
J'y veux relire encor le Sonnet qui m'enchanté.

Il va s'asseoir à l'écart.

M O N D O R , *seul.*

Quelle tête ! Il faut bien le prendre comme il est.
Voyons ce qui naîtra dans ce jeu qui lui plaît.
L'affiduité peut , Lucile étant jolie ,
Lui faire de Quimper abjurer la folie.

SCENE IX.

DORANTE, LUCILE, DAMIS.

à l'écart & sans être vu.

DORANTE.

A Cet aveu si tendre , à de tels sentimens ,
 Que je viens d'appuyer du plus saint des sermens ;
 A tout ce que j'ai craint , Madame , à ce que j'ose ;
 A vos charmes enfin , plus qu'à toute autre chose ,
 Reconnoissez qui j'aime , & réparez l'erreur
 D'un pere qui m'exclut du don de votre cœur.
 Je ne veux , pour tout droit , que sa volonté même :
 Pere équitable & tendre , il veut que l'on vous aime.
 Dès que c'est à ce prix que l'on met votre foi ,
 Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi ?

LUCILE.

Mais enfin là-dessus , qu'importe qu'on l'éclaire ,
 S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire ;
 Et si , dès qu'il saura de qui vous êtes fils ,
 Nul espoir , près de moi , ne vous est plus permis ?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu : rien ne m'est plus facile ;
 Mais , parmi tant d'amans , adorable Lucile ,
 N'auriez-vous pas encor nommé votre vainqueur ?

LUCILE *tirant des vers de sa poche.*

L'Auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur.
 Je l'avoue ; & pour lui me voici déclarée.

DORANTE. *apercevant Damis.*

On nous écoute.

LUCILE.

Eh ! c'est Monsieur de l'Empirée !

Lisons-les lui , ces vers , il en sera charmé.

DORANTE *à part.*

Est-ce lui , juste Ciel , ou moi qu'elle a nommé ?

LUCILE *à Damis.*

Venez , Monsieur , venez , pour qu'en votre présence
 Nous discussions un fait de votre compétence.
 Il s'agit d'une Idile où j'ai quelque intérêt ,
 Et vous nous en direz votre avis , s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame , on fait grand tort à Messieurs les Poëtes ,
 Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites.
 Laissons donc celui-ci rêver en liberté ,
 Et détournons nos pas de cet autre côté.

Le plus grand tort , Monsieur , que l'on puisse nous faire ,
 C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
 Peut-on penser si bien , étant seul en ces lieux ,
 Qu'étant avec Madame on ne pense encor mieux ?
 Madame , je vous prête une oreille attentive.
 Rien ne me plaira tant : lisez ; & s'il m'arrive
 Quelque distraction dont je ne répons pas ,
 Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

L U C I L E.

Votre façon d'écrire , élégante & fleurie ,
 Vous accoutume au ton de la galanterie.
 Allons , Messieurs , passons sous ce feuillage épais.
 Où , loin des importuns , nous puissions lire en paix.
*Damis lui présente la main , qu'elle accepte au moment que
 Dorante lui présente aussi la sienne.*

D O R A N T E , *seul.*

Est-ce un coup du hasard , ou de leur perfidie ?
 Voyons. Il faut de près que je les étudie ,
 Et que je sorte enfin de la perplexité ,
 La plus grande , où peut-être on ait jamais été.

Fin du second Acte.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

D O R A N T E *ramassant des tablettes.*

QUELQU'UN regrette bien les secrets confiés
 A ces tablettes-ci , que je trouve à mes pieds.
Il les ouvre.
 EPITHALAME. Ah , ah j'en reconnois le maître.
 J'y pourrois bien aussi développer un traître...
 Lisons.

S C E N E I I.

D O R A N T E , L I S E T T E.

S U I S - j e u n e f o u r b e ? A i - j e t r a h i v o s f e u x ?
 L I S E T T E.

Le seul qu'on veut exclure est-il si malheureux ?
 Dès que je vous ai vu prêt d'aborder Lucile ,
 Je me suis éclipsée en confidente habile ,
 Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
 Eh bien ! qu'elle nouvelle ? En êtes-vous content ?

D O R A N T E.

Ah ! qu'elle est ravissante ! Et que ce tête-à-tête
 Acheve de lui bien assurer sa conquête !
 Je l'aimais , l'adorois , l'idolâtrois ; mais rien
 N'exprime mon état depuis cet entretien.
 Jusqu'au son de sa voix tout me pénètre en elle ;
 Son défaut me la rend plus piquante & plus belle :
 Oui , ce qu'en elle on nomme indolence & froideur ,
 Redouble de mes feux la tendresse & l'ardeur.

L I S E T T E.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée ?
 Je l'avois , ce même semble , assez bien disposée.

D O R A N T E.

Tu me vois dans un trouble. —

L I S E T T E.

Eh ! vivez en repos.

D O R A N T E.

Ses graces m'ont charmé , mais non pas ses propos.

L I S E T T E.

A-t-elle avec rigueur fermé l'oreille aux vôtres ?

D O R A N T E.

Non ; mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

L I S E T T E.

Quoi ! qu'elle eût dit : *Monsieur, je suis folle de vous ;*
Je voudrais que déjà vous fussiez mon époux.

Mais oui ; c'est avoir l'ame assurément bien dure ,
 De ne pas abréger ainsi la procédure.

D O R A N T E.

Ayant fait de ma flamme un libre & tendre aveu ;
 Et promis d'agréer à Monsieur Francaleu ,
 Comme je témoignois la plus ardente envie
 D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie ,
 Elle m'a répondu , dirai-je avec douceur ?
 L'Auteur seul de ces vers a sçu toucher mon cœur.
 A ces mots , de sa poche elle a tiré l'Idile ,
 Dont le succès me rend de moins en moins tranquille.

L I S E T T E.

C'est qu'elle a cru parler à l'Auteur.

D O R A N T E.

Je ne sçais ;

Mais elle a mis mon ame à de rudes essais.
 Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance ;
 Elle a lu , malgré moi , l'Idile en sa présence.

Eij

C'étoit me démasquer : sous cape , il en rioit ;
 Peut-être en homine à qui l'on me sacrifioit.
 Le serois-je en effet ? Seroit-ce lui qu'on aime ?
 Me joueroient-ils tous deux ? Me jouerois-tu , toi-même ?

L I S E T T E.

Les honnêtes soupçons ! Rendez grace , entre nous ;
 Au cas particulier que je fais des jaloux.
 Sans les égards qu'on doit à leur tendre caprice ,
 Mon honneur offensé se feroit bien justice.

D O R A N T E.

L'Auteur seul de ces vers a sçu toucher son cœur ,
 Dit-elle ! Encore un coup , je n'en suis point l'Auteur.
 Supposé qu'on la trompe , & qu'elle me le croie ,
 Où donc est encor là le grand sujet de joie ?
 Je jouis d'une erreur , & j'aurois souhaité
 Une source plus pure à ma félicité
 Un mérite étranger est cause que l'on m'aime ,
 Et je me sens jaloux d'un autre dans moi-même !

L I S E T T E.

Que la délicatesse est folle en ses excès !
 Eh , Monsieur ! y faut-il regarder de si près !
 Qu'importe du bonheur la source fautive ou vraie ?

D O R A N T E.

Tout ce que j'entrevois de plus en plus m'effraie.
 Le bonheur du Poëte étoit encor douteux ;
 Mais il est mon rival , & mon rival heureux ;
 De Lucile , sans cesse , il contemple les charmes ;
 Il se voit vingt rivaux , sans en prendre d'allarmes.
 A l'estime du père il a le plus de part ;
 Seule avec son valet je te trouve à l'écart :
 Que te veut-il ? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue ?
 Quels étoient vos complots ? D'où vient paroître émue ?
 Réponds.

L I S E T T E.

Tout bellement : vous prenez trop de soin ,
 Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

D O R A N T E.

Je t'épirai si bien aujourd'hui — prends-y garde :
 Quelque part que tu sois , crains que je te regarde.
 Cependant allons voir , en les feuilletant bien ,
 Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

SCENE III.

L I S E T T E *seule.*

M'Épier ! doucement ; ce seroit une chaîne :
 Quoiqu'on soit sans reproche , on ne veut rien qui gêne.
 Ah ! c'est peu d'être injuste , il ose être importun.
 Aux troupes du fâcheux je vais en lâcher un ,
 Qui , s'attachant à lui , sçaura bien m'en defaire.
 Le voici justement.

SCENE IV.

FRANCALEU, LISETTE.

FRANCALEU.

QU'as-tu donc tant à faire ,
 Avec ce Chavalier , qui ne semble chez moi
 S'être impatronisé que pour être avec toi ?

L I S E T T E.

De tous nos entretiens vous êtes seul la cause.

FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

L I S E T T E.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous
 Certaine Tragédie en six actes , de vous ;
 Que l'on dit fort plaisante , & qu'il brûle d'entendre ;
 Sans qu'il sçache par qui , ni trop comment s'y prendre.

FRANCALEU.

Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté ?

L I S E T T E.

Monfieur de l'Empirée ? Il aura plaisanté,
 De caustique & de fat joué les mauvais rôles,
 Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

FRANCALEU.

J'en croirois quelque chose , à son rire moqueur.

Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.

Oh bien , bien , double joie , en ce cas , pour le nôtre :

Je mortifierai l'un , & satisferai l'autre.

L'autre aussi-bien m'a plu , comme il plaira par tout ;

Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût ;

Et d'ailleurs , il me prend dans mon enthousiasme.

Je suis en train de rire , & veux , malgré mon asthme ,

Lui lire tous mes vers , sans en excepter un.

L I S E T T E.

Vous me déferrez là d'un terrible importun.

F R A N C A L E U.

Vas donc me le chercher.

L I S E T T E.

Faites-en votre affaire.

J'ai l'esprit occupé d'un soin plus nécessaire ,

Il faut que je m'habille.

F R A N C A L E U.

Et pourquoi donc fitôt ?

L I S E T T E.

Voulant représenter Lucile comme il faut.

J'ôte, dès-à-présent , mes habits de Soubrette ,

Pour être, sous les siens , plus libre & moins discrete;

F R A N C A L E U.

C'est fort bien avisé; vas. Je me charge, moi. —

S C E N E V.

B A L I V E A U , F R A N C A L E U.

F R A N C A L E U.

AH ! c'est vous ? comment va la mémoire ?

B A L I V E A U.

Ma foi ,

Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose ,

Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose.

Pour s'y résoudre , il faut à cet original

Vouloir étrangement & de bien & de mal !

Enfin , mon rôle est sçu : voyons , que faut-il faire ?

F R A N C A L E U.

Et moi , de mon côté , je songe à votre affaire.

Cependant , soyez gai. Débutez seulement ,

Et vous ferez bientôt de notre sentiment.

De vos talens , à peine aurons-nous les prémices ,

Que nous voulons vous voir un pilier de coulices ;

Et quoi que vous disiez , vers un plaisir si doux ,

De la force du charme , entraîné comme nous.

J'ai vu ce charme en France opérer des miracles ,

Eriger nos Palais en Salles de spectacles ;

Et ce que n'a pu faire encore la raison ,

Chasser enfin le jeu de plus d'une maison.

B A L I V E A U.

Il ne manque à cela que de la vraisemblance.

Ce qui soula^{it} étoit un peu ma répugnance ,

C'est le parfait rapport qui , par un cas plaisant ;
 Se trouve entre mon rôle & mon état présent.
 Je représente un père austère & sans foiblesse,
 Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse.
 Le vieillard , à mon gré , parle comme un Caton ;
 Et je me réjouis de lui donner le ton.

F R A N C A L E U.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde ;
 Car nous ne jouons bien qu'autant nous seconde.
 Tout dépend de l'Auteur mis vis-à-vis de nous.
 Si celui-ci venoit répéter avec vous ?

B A L I V E A U.

Je voudrois que ce fût déjà fait.

F R A N C A L E U , *appellant ses valets.*

Holà , hée ,
 Que l'on aille chercher Monsieur de l'Empirée.
à Baliveau.

Tenez , voilà par où le jeune homme entrera ;
 Vous pouvez commencer , sitôt qu'il paroîtra.
 Faites comme l'on fait aux choses imprévues.
 Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues ;
 Car c'est l'esprit du rôle , & vous vous souvenez
 Que vous vous trouvez , vous & ce fils , nez à nez ,
 L'instant précis qu'il sort , ou d'une Académie ,
 Ou de quelqu'autre lieu que vous voulez qu'il fuie ,
 Et qu'à cette rencontre un silence fâcheux
 Exprime une surprise égale entre vous deux.
 C'est un coup de théâtre admirable , & j'espère —

S C E N E V I.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

F R A N C A L E U , *à Damis.*

Monsieur , voilà celui qui fera votre père.
 Il sçait son rôle. Allons , concertez-vous un peu ,
 Et , tout en vous voyant , commencez votre jeu.
A Baliveau , voyant son profond étonnement.
 Comment diable ! A merveille , à miracle ! Courage ;
 Personne ne jouera mieux que vous du visage.

A Damis.

Vous avez joué , vous , la surprise assez bien ;
 Mais le rire vous prend , & cela ne vaut rien.
 Il faut être interdit , confus , couvert de honte.

B A L I V E A U.

Je sens qu'ainsi que lui votre aspect me démonte :

C'est que, lorsqu'on répète, un tiers est importun.

FRANCALEU.

Adieu donc. Aussi-bien, je fais languir quelqu'un.

A Damis.

Monsieur l'homme accompli, qui, du moins croyez l'être ;
Prenez, prenez leçon ; car voilà votre maître.

A Baliveau.

Bravo, bravo, bravo !

SCENE VII.

BALIVEAU, DAMIS.

BALIVEAU, à part.

LE sot événement !
DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

Après un tel prodige, on en croira mille autres.

Quoi, mon oncle ! c'est vous ? Mon cher oncle est des nôtres !

Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint !

BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose, & ne plaisantons point.

Le hazard a voulu —

DAMIS.

Voici qui parait drôle.

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle ?

BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, & qui parle à Damis.

Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris !

Qu'a prouduit un séjour de si longue durée ?

Que veut dire ce nom : *Monsieur de l'Empirée* ?

Sied-il, à ton état, d'aller ainsi vêtu ?

Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu ?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience :

Imitez-moi. Voyez si je romps le silence

Sur mille questions qu'en vous trouvant ici,

Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi ?

Mais, c'est que notre rôle est notre unique affaire ;

Et que de nos débats le Public n'a que faire.

BALIVEAU, levant la canne.

Coquin ! tu te prévaux du contre-temps maudit —

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit.

Nous

Nous sommes vous & moi , membres de Comédie :
 Notre Corps n'admet point la méthode hardie
 De s'arroger ainsi la pleine autorité ,
 Et l'on ne connoît point chez nous de primauté.

B A L I V E A U , à part.

C'est à moi de plier après mon incartade.

D A M I S , gaiement.

Répétons donc en paix. Voyons , mon camarade ;
 Je suis un fils.

B A L I V E A U , à part.

J'ai ri : me voilà désarmé.

D A M I S.

Et vous un père. —

B A L I V E A U.

Eh oui , bourreau , tu m'as nommé.

Je n'ai que trop pour toi des entrailles de père ,
 Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.

Quel usage en fais-tu ? Qu'ont servi tous mes soins ?

D A M I S.

A me mettre en état de les implorer moins.

Mon oncle , vous avez cultivé mon enfance ;

Je ne mets point de borne à ma reconnoissance ;

Et c'est pour le prouver que je veux désormais

Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits ,

Me suffire à moi-même , en volant à la gloire ,

Et chercher la fortune au Temple de Mémoire.

B A L I V E A U.

Où vas-tu la chercher ? Ce Temple prétendu ,

Pour parler ton jargon , n'est qu'un pays perdu ,

Où la nécessité de travaux consumée ,

Au sein du sot orgueil , se repaît de fumée.

Eh , malheureux ! crois-moi , fuis ce terrain ingrat ;

Prends un parti solide , & fais choix d'un état ,

Qu'ainsi que le talent , le bon sens autorise ,

Qui te distingue , & non qui te singularise ,

Où le génie heureux brille avec dignité ,

Tel qu'enfin le Barreau l'offre à ta vanité.

D A M I S.

Le Barreau !

B A L I V E A U.

Protégeant la veuve & le pupille

C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile ;

Sur la gloire & le gain établir sa maison ,

Et ne devoir qu'à soi sa fortune & son nom.

D A M I S.

Ce mélange de gloire & de gain m'importune.

On doit tout à l'honneur , & rien à la fortune :

Le Nourrisson du Pinde , ainsi que le Guerrier ,

A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier ;
 L'Avocat se peut-il égaler au Poète ?
 De ce dernier la gloire est durable & complete ;
 Il vit long-tems après que l'autre a disparu.
 Scaron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
 Vous parlez du Barreau de la Grece & de Rome ,
 Lieux propres autrefois à produire un grand homme :
 L'autre de la chicane , & sa barbare voix ,
 N'y défiguroient pas l'éloquence & les Loix.
 Que des traces du monstre on purge la tribune ,
 J'y monte , & mes talens , voués à la fortune ,
 Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger ;
 Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger ,
 Qu'on me laisse à mon gré , n'aspirant qu'à la gloire ,
 Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire ,
 Et primer dans un Art plus au-dessus du Droit ,
 Plus grave , plus sensé , plus noble qu'on ne croit.
 La fraude impunément , dans le siècle où nous sommes ,
 Foule aux pieds l'équité , si précieuse aux hommes.
 Est-il , pour un esprit solide & généreux ,
 Une cause plus belle à plaider devant eux ?
 Que la fortune donc me soit mère ou marâtre ,
 C'en est fait ; pour Barreau , je choisis le Théâtre ;
 Pour Client , la vertu ; pour Loix , la vérité ;
 Et pour Juges , mon siècle & la postérité.

BALIVEAU.

Eh bien , porte plus haut ton espoir & tes vues ;
 A ces beaux sentimens les dignités sont dues.
 La moitié de mon bien remise en ton pouvoir ,
 Parmi nos Sénateurs s'offre à te faire asseoir ;
 Ton esprit généreux , si la vertu t'est chère ,
 Si tu prends à sa cause un intérêt sincère ,
 Ne préférera pas , la croyant en danger ,
 L'effort de la défendre au droit de la juger.

DAMIS.

Non ; mais d'un si beau droit l'abus est trop facile ;
 L'esprit est généreux , & le cœur est fragile.
 Qu'un Juge incorruptible est un homme étonnant !
 Du Guerrier le mérite est sans doute éminent ;
 Mais presque tout consiste au mépris de la vie ,
 Et de servir son Roi la glorieuse envie ,
 L'espérance , l'exemple , un je ne sçais quel prix ,
 L'horreur du mépris même inspire ce mépris.
 Mais avoir à braver le sourire ou les larmes ,
 D'une sollicituse aimable & sous les armes !
 Tout sensible , tout homme enfin que vous soyez ,
 Sans oser être ému , la voir jusqu'à vos pieds !
 Jusqu'à la cruauté pousser le stoïcisme !

Je ne me sens pas fait pour un tel héroïsme.
 De tous nos Magistrats la vertu me confond ,
 Et je ne conçois pas comment ces Messieurs sont.
 La mienne donc se borne au mépris des richesses ,
 A chaâter des Héros de toutes les espèces ,
 A sauver, s'il se peut, par mes travaux constans ,
 Et leurs noms & le mien des injures du tems.
 Infortuné ! je touche à mon cinquième lustre ,
 Sans avoir publié rien qui me rende illustre !
 On m'ignore , & je rampe encore , à l'âge heureux
 Où Corneille & Racine étoient déjà fameux.

B A L I V E A U.

Quelle étrange manie ! Et dis-moi , misérable ,
 A de si grands esprits te crois-tu comparable ?
 Et ne sçais-tu pas bien , qu'au métier que tu fais ,
 Il faut ou les atteindre , ou ramper à jamais ?

D A M I S.

Eh bien , voyons le rang que le destin m'apprête :
 Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
 Ces Maîtres même avoient les leurs en débutant ,
 Et tout le monde alors peut leur en dire autant.

B A L I V E A U.

Mais les beautés de l'Art ne sont pas infinies.
 Tu m'avoueras du moins que ces rares génies ;
 Outre le don , qui fut leur principal appui ,
 Moissonnent à leur aise où l'on glane aujourd'hui.

D A M I S.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
 Leurs écrits sont de vols qu'ils nous ont fait d'avance ,
 Mais le remède est simple. Il faut faire comme eux ;
 Ils nous ont dérobé , dérobons nos neveux ;
 Et tarissant la source où puise un beau délire ,
 A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
 Un démon triomphant m'élève à cet emploi.
 Malheur aux Écrivains qui viendront après moi.

B A L I V E A U.

Va, malheur à toi-même, ingrat ; cours à ta perte.
 A qui veut s'égarer , la carrière est ouverte.
 Indigne du bonheur qui t'étoit préparé ,
 Rentre dans le néant , dont je t'avois tiré.
 Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance ,
 Ton châtiment se borne à la seule indigence.
 Cette soif de briller , où se fixent tes vœux ,
 S'éteindra , mais trop tard , dans des dégoûts affreux.
 Va subir du public les jugemens fantasques ,
 D'une cabale aveugle essuyer les bourasques ,
 Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer ,
 Et trouver tout le monde actif à censurer.

Va, des Auteurs sans nom grossir la foule obscur.
 Égayer la satire, & servir de pâture
 À je ne sçais quel tas de brouillons affamés,
 Dont les écrits mordans sur les Quais sont semés.
 Déjà dans les Cafés tes projets se répandent;
 Le Parottide oisif & les Forains t'attendent.
 Vas, après t'être vu sur leur Scene avili,
 De l'opprobre, avec eux, retomber dans l'oubli.

D A M I S.

Que peut, contre le roc, une vague animée ?
 Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée ?
 L'Olympe voit en paix fumer le Mont Ethna ;
 Zoïle, contre Homère, en vain se déchaîna,
 Et la palme du Cid, malgré la même audace,
 Croît & s'élève encore au sommet du Parnasse.

B A L I V E A U.

Jamais extravagance alla-t-elle plus loin ?
 Eh bien, tu braveras la honte & le besoin.
 Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle,
 Et qu'aux siècles futurs ta sortise en appelle ;
 Que de ton vivant même on admire tes vers.
 Tremble, & vois sous tes pas mille abîmes ouverts.
 L'impudence d'autrui va devenir ton crime ;
 On mettra sur ton compte un libelle anonyme :
 Pour suivi, condamné, pros crit sur ces rumeurs,
 A qui veux-tu qu'un homme en appelle !

D A M I S.

A ses mœurs.

B A L I V E A U.

A ses mœurs ! Et le monde, en ces sortes d'orages,
 Est-il instruit des mœurs, ainsi que des ouvrages !

D A M I S.

Oui, de mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

B A L I V E A U.

Et comment, s'il vous plaît ?

D A M I S.

Comment ? Par mes écrits.

Je veux que la vertu, plus que l'esprit y brille ;
 La mère en prescrira la lecture à sa fille ;
 Et j'ai, grace à vos soins, le cœur fait de façon
 A monter aisément ma lyre sur ce ton.
 Sur la Scene aujourd'hui mon coup d'essai l'annonce.
 Je suis un malheureux : mon oncle me renonce,
 Je me tais ; mais l'erreur est sujette au retour,
 J'espère triompher avant la fin du jour,
 Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

B A L I V E A U.

Quoi ! vous seriez l'Auteur de la Piece nouvelle

Que ce soir aux Français l'on doit représenter ?

D A M I S.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

B A L I V E A U.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

D A M I S.

J'en augure une heureuse & pleine réussite.

B A L I V E A U.

Cependant, gardez-vous de dire à Francalleu

Que de son bon ami vous êtes le neveu.

D A M I S.

Tout comme il vous plaira ; mais je vois avec peine

Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

B A L I V E A U.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

D A M I S.

J'obéirai, Monsieur.

B A L I V E A U.

J'y compte.

D A M I S.

Mais aussi,

Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime ;

Laissez-moi, quelque temps, jouir de l'anonyme,

Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers,

Et m'entendre louer sans rougir.

B A L I V E A U.

(*A part.*)

Volontiers.

A demain, maître fou. Si jamais tu rimailles ;

Ce ne sera, morbleu, qu'entre quatre murailles.

S C E N E V I I I.

D A M I S *seul.*

IL ne veut m'avouer qu'après l'événement.

Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment ;

La scène est théâtrale, unique, inopinée ;

Je voudrois, pour beaucoup, l'avoir imaginée.

Mon succès seroit sûr : du moins, profitons-en ;

Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.

J'en ai plusieurs ; voyons. Où sont donc mes tablettes !

La perte, pour le coup, seroit des plus complètes.

Tout-à-l'heure, à la main, je les avois encor.

Ah ! je suis ruiné ; j'ai perdu mon trésor.

SCENE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

AH, Monsieur ! secourez les Muses attristées.
 Mes tablettes, là-bas, dans le bois sont restées :
 Suivez-moi, cherchons-les, aidons-nous. —

DORANTE *les lui rendant.**Les voilà.*

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir. —

DORANTE.

Brisons-là.

Vous me rendez l'espoir, le repos & la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel ; car je vous certifie
 Qu'il faut en ce logis ne plus vous remontrer,
 Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étange alternative ! un ami la propose !
 Ne puis-je, avant d'opter, en demander la cause ?

DORANTE.

Eh si ! l'air ingénu sied mal à votre front,
 Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En vérité, j'ignore. —

DORANTE.

Quoi, Monsieur ! que Lucile est celle que j'adore ?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains,

DORANTE.

Vous m'avez insulté ; c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc ?

DORANTE.

Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire !

DAMIS.

Moi ?

DORANTE.

Vous. Plus je souffrois, plus je vous voyois rire. —

DAMIS.

De ce qu'innocemment la belle, malgré vous,
 Révéloit un secret dont vous étiez jaloux,

DORANTE.

Non ; mais de la noirceur de cette ame cruelle ;
 Et du plaisir malin de jouir avec elle
 De la confusion d'un rival malheureux ,
 Que vous avez joué de concert tous les deux .
 C'est à quoi votre esprit depuis un mois s'occupe ;
 Mais je ne serai pas , jusqu'au bout votre dupe :
 Je veux , de mon côté , mettre aussi les railleurs ,
 Et votre Epithalame ira servir ailleurs .

DAMIS.

Ah ! ce mot échappé me fait enfin comprendre. —

DORANTE.

Songez vite au parti que vous avez à prendre .

DAMIS.

Un mot .

DORANTE.

Vous voudriez temporiser en vain .
 Ou partez tout-à-l'heure , ou l'épée à la main .

DAMIS.

Opposons quelque phlegme aux vapeurs de la bile :
 La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille ;
 Et je vois. —

DORANTE.

Oh ! je vois qu'un Versificateur .

Entend l'art de rimer mieux que le point d'honneur .

DAMIS.

C'en est trop . A vous-même un mot eût pu vous rendre ;
 Je ne le dirois plus , voulussiez-vous l'entendre .
 C'est moi qui maintenant vous demande raison .
 Cependant on pourroit nous voir de la maison :
 La place , pour nous battre , ici près est meilleure ;
 Marchons .

SCENE X.

FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

FRANCALEU.

prenant Dorante par le bras , & ne le lâchant plus ;

EH, venez donc , Monsieur : depuis une heure
 Je vous cherche par-tout pour vous lire mes vers .

DORANTE.

A moi , Monsieur ?

LA M'ETROMANIE;
FRANCALEU.

A vous.

DAMIS à part.

Autre esprit à l'envers.

FRANCALEU.

Vous desirez, dit-on, ce petit sacrifice ?

DORANTE.

Et qui m'a près de vous rendu ce bon office ?

FRANCALEU.

C'est Lifette.

DORANTE à Damis.

C'est vous qu'elle veut servir.

FRANCALEU.

Lui !

Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner, c'est moi qui l'y convie.

DORANTE à Damis.

Vous dites bien, l'envie. Oui, c'est un envieux.

Qui voudroit sur lui seul attirer tous les yeux.

DAMIS.

Oh, vous pouvez tous deux à loisir vous complaire ;

Lisez, & qu'il admire ; il ne sçauroit mieux faire.

DORANTE bas.

Tu crois m'échapper ; mais. —

DAMIS à Francaleu.

D'autant plus que Monsieur

A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

FRANCALEU tirant un gros cahier de sa poche.

Ah ! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie ;

Et pour cela, d'abord, je lis ma Tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

FRANCALEU.

Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos

DAMIS bas à Dorante.

Dès que vous le pourrez, songez à disparaître.

Je vous attends, Monsieur.

FRANCALEU à Damis.

Vous n'en voulez pas être ?

DORANTE au même.

s'efforçant de faire lâcher prise à Francaleu.

Je ne vous quitte point.

DAMIS à Francaleu.

Monsieur, excusez-moi.

J'aime, & c'est un état où l'on n'est guere à soi :

Vous sçavez qu'un Amant ne peut rester en place.

Il s'en va.

DORANTE.

DORANTE, *voulant courir après lui.*
 Par la même raison. —

SCÈNE XI.

FRANCALEU, DORANTE.

FRANCALEU, *le retenant ferme.*

LAissez, laissez, de grace ;
 Il en veut à ma fille , & je serois charmé
 Qu'il parvint à lui plaire , & qu'il en fût aimé.
 DORANTE.
 Oh, parbleu, qu'il vous aime , & vous , & vos ouvrages,
 FRANCALEU.
 Comme si nous avions besoin de ses suffrages.
 DORANTE.
 Le mien mérite peu que vous vous y teniez.
 FRANCALEU.
 Je ferai trop heureux que vous me le donniez.
 DORANTE.
 Prodiguer à moi seul le fruit de tant de veilles ?
 FRANCALEU.
 Moins l'assemblée est grande , & plus elle a d'oreilles.
 DORANTE.
 Si vous vouliez , pour lui , différer d'un moment,
 FRANCALEU.
 Non : qui satisfait tôt , satisfait doublement.
Il lâche Dorante pour prendre ces lunettes : Dorante s'évade ,
& Francaleu continue sans s'en appercevoir.
 Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse,
 D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la Pièce.
Il déroule son cahier , & lit.
 LA MORT DE BUCEPHALE. — *Se retournant.*
 Où diable est-il ? comment ,
 On me fuit ! Oh , parbleu ce sera vainement.
 Je cours après mon homme ; & s'il faut qu'il m'échappe ,
 Je me cramponne après le premier que j'attrappe ,
 Et , bienveillant ou non , dût-il ronfler debout ,
 L'Auditeur entendra ma Pièce jusqu'au bout.

Fin du troisième Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONDOR, LISETTE, *habillée pour jouer, & tirant Mondor après elle, d'un air inquiet.*

MONDOR.

JE n'osois t'aborder, vous prenant pour Lucile.
Tes habits même encor embarrassent mon style;
Et tantôt familier, tantôt respectueux. —
Mais, parlons du combat : sommes-nous courageux ?

LISETTE.

Ton maître a glamment soutenu cette affaire.
Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire,
Disent qu'il s'y prenoit en brave Cavalier,
Et, pour un Bel-Esprit, qu'il est franc du colier.

MONDOR.

Il n'est forte de gloire à laquelle il ne coute.
Le Bel-Esprit, en nous, n'exclut point la bravoure.
D'ailleurs, ne dit-on pas, telles gens, tel Patron ?
Et, dès que je le sers, peut-il être un poltron ?

LISETTE.

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante,
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante ?

MONDOR.

Mon maître ne dit mot ; mais, à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse ?

MONDOR.

Oui. J'ai de sa conquête honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchoit ne me convenoit pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas.
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,
Et de mettre un peu l'une & l'autre en parallèle.

Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

L I S E T T E.

Il se repentiroit de les avoir suivis.

Envers & contre tous je protège Dorante.

M O N D O R.

Gageons que , malgré toi , mon maître le supplante ,

Car , étant né Poëte , au suprême degré ,

Lucile va d'abord le trouver à son gré.

Monfieur de Francaleu déjà l'aime & l'estime :

Du père de Dorante il n'est pas moins l'intime ;

Et je porte un billet à ce père adressé ,

Qu'après s'être battu , sur l'heure , il a tracé.

Sçachant des deux vieillards la méfintelligence ,

Il mande à celui-ci , selon toute apparence ,

De rappeler un fils qui fait ici l'amour ,

Et dont l'entêtement croîtroit de jour en jour.

Il sçaura là-dessus le rendre impitoyable.

S'il aime enfin Lucile , ainsi qu'il est croyable ,

Prends de mes Almanachs , & tiens pour assuré

Que le bonheur de l'autre est fort avanturé.

L I S E T T E.

Mais cet autre , avec qui je suis de connivence ,

A pris , depuis un mois , terriblement l'avance.

J'ai vu pâlir Lucile au récit du combat ;

D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat ,

Lucile s'est émue , & c'est pour lui , te dis-je ;

Il a visiblement tout l'honneur du prodige.

Depuis , ils se sont même entretenus long-temps.

Je viens de les laisser l'un de l'autre contents ;

Et je ne suis pas fille à négliger , peut-être ,

Le succès d'un amour qu'en l'un d'eux j'ai fait naître.

Tu gages pour ton maître , & moi je te réponds

Qu'avant la fin du jour l'autre le coule à fonds.

M O N D O R.

La parque est à l'abri des fureurs de Neptune.

Songe donc qu'elle porte un Poëte & sa fortune.

Telle gloire le peut couronner aujourd'hui ,

Qui mettroit père & fille à genoux devant lui.

De ce coup décisif l'instant fatal approche.

L'amour m'arrache un temps que l'honneur me reproche :

Adieu. Que devant nous tout s'abaisse en ce jour ,

Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour.



SCENE II.

L I S E T T E seule.

T Elle gloire le peut couronner. — J'ai beau dire,
 Dorante pourrait bien avoir ici du pire.
 Faisons la guerre à l'œil, & mettons nous au fait
 De ce coup qui doit faire un si terrible effet.

SCENE III.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU à Lisette, qu'il ne voit que par derrière.

L Uile, redoublez de fierté pour Dorante;
 Vous n'êtes pas encore assez indifférente.
 Vous souffrez qu'il vous parle, & je défends cela
 Tout net. Entendez-vous, ma fille?

L I S E T T E se tournant, & faisant la révérence,
 Oui, mon père.

FRANCALEU.

Ha!

C'est toi, Lisette?

L I S E T T E.

Eh bien, ai-je tenu parole?

Lui ressemblai-je assez? Jouerai-je bien son rôle?
 L'œil du père s'y trompe; & je conclus d'ici
 Que bien d'autres, tantôt, s'y tromperont aussi.

FRANCALEU à Damis.

Admirez, en effet, comme elle lui ressemble!

L I S E T T E.

Quand commencera-t-on?

FRANCALEU.

Tout-à-l'heure; on s'assemble.

Cependant, va chercher ta maîtresse, & l'instruis
 Des dispositions où tu vois que je suis.
 Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente,
 Qui doivent à jamais disgracier Dorante.



SCENE IV.

FRANCALEU, DAMIS.

FRANCALEU.

LA coquine le sert indubitablement,
Et m'en a, sur son compte, imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait querelle ?

DAMIS.

Sur un mal-entendu : pour une bagatelle.

FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis ?

DAMIS.

Quelque ressentiment pourroit m'être permis ;
Mais je suis sans rancune, & ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc ?

FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un mauvais chicaneur,

Qui, n'écoute prière, avis ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans, me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un père, un fils n'est pas garant ;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,
Que je je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sottie paperasse ;
Et sans le temps, les pas, & les soins qu'il y faut,
J'aurois été Pête onze ou douze ans plutôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables ?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le Public intervienne au procès,
Et conclue, avec vous, à de gros intérêts.
Et Dorante, n'a-t-il, contre lui, que son père ?

FRANCALEU.

Pardonnez-moi, monsieur, il a son caractère.
Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon sens ;
Ce n'est qu'un étourdi ; cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée, esprit jeune & frivole,
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole ;
Qui me choque, en un mot, & qui me choque au point,
Que chez moi, sans ma Pièce, il ne resteroit point.

Mais il le faut avoir , si je veux qu'on la joue ,
Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue.
A propos , ce bon homme avec qui vous jouez ,
Plaît-il ? Que vous en semble ? Excellent : avouez.

D A M I S.

Admirable.

F R A N C A L E U.

A-t-il l'air d'un père qui querelle ?
Heim ? Comme sa surprise a paru naturelle !

D A M I S.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir ,
Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

F R A N C A L E U.

Pour un mois , avec nous , il faut que je l'enrôle.

D A M I S.

De l'humeur dont il est , j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

F R A N C A L E U

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti , tandis qu'à nous complaire ,
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

D A M I S.

La Troupe ne sauroit faire un meilleur acquêt.

F R A N C A L E U.

Si vous le souhaitez , c'est une affaire faite.

D A M I S.

Personne plus que moi , Monsieur , ne le souhaite.

F R A N C A L E U.

Et personne , Monsieur , n'y peut mieux réussir.

D A M I S.

Que moi ?

F R A N C A L E U.

Que vous.

D A M I S.

Par où ? Daignez m'en éclaircir.

F R A N C A L E U.

Vous pouvez à la Cour lui rendre un bon office.

D A M I S.

Plût au Ciel ! Il n'est rien que pour lui je ne fisse.

F R A N C A L E U.

Vous êtes bien venu des Ministres ?

D A M I S.

Un fat

Avoueroit que la Cour fait de lui quelque état :
Et passant du mensonge à la sottise extrême ,
En le faisant accroire , il le croiroit lui-même :
Mais je n'aime à tromper , ni les autres , ni moi.

Un Poëte à la Cour est de bien mince aloi :
 Des superfluités il est la plus futile.
 On court au nécessaire, on y songe à l'utile ;
 Ou si vers l'agréable on penche quelquefois,
 Nous sommes éclipsés par le moindre minois :
 Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
 Minerve est éconduite, & Vénus à la pomme.
 Ainsi, je n'oserois vous promettre pour lui,
 Sur un appui si frêle, un bien solide appui.

FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, fera donc mal gardée,
 Car je comptois sur vous quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor ? Voyons un peu.

FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un frippon de neveu,
 Un libertin, qui s'est attiré sa disgrâce,
 En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse :

DAMIS, *vivement*.

Oh ! je le servirai, si ce n'est que cela,
 Et mon peu de crédit ira bien jusques-là.

FRANCALEU, *voulant rentrer*.

Non, non, laissez. Parbleu j'admire ma sottise !

DAMIS, *l'arrêtant*.

Quoi donc ?

FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise :

DAMIS.

Ah ! gardez-vous-en bien, s'il vous plaît.

FRANCALEU.

Et pourquoi ?

DAMIS.

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi.

FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vite.

DAMIS.

Je serois très-fâché qu'il en eût le mérite.

FRANCALEU.

Songez donc que ce soir il aura mon billet,

Et que j'aurai demain la Lettre de cachet.

DAMIS.

Mon Dieu, laissez-moi faire : ayez cette indulgence.

FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence.

DAMIS.

Plus grande encor.

FRANCALEU.

Oh, non.

Que direz-vous pourtant,
Si votre homme ce soir, ce soir même, est content.

FRANCALEU.

Ce soir? Ah! sur ce pied, je n'ai plus rien à dire.
Mais, comment ce temps-là pourra-t-il vous suffire?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.

Mais, Monsieur, on diroit à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même?

FRANCALEU.

Sans doute; & j'ai raison. L'oncle me fait pitié,
Et tout mauvais sujet mérite inimitié.

Tenez, j'ai toujours eu l'amour de l'ordre en tête.

Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,

Vous: cela fait plaisir, mais n'étonnera pas;

Car vous me fréquentez, & vous suivez mes pas;

Des travers du jeune homme un fou sera la cause.

Aussi l'ordre du Roi, pour le bien de la chose,

Devroit faire enfermer, avec le libertin,

Tel chez qui l'on saura qu'il est soir & matin.

Vous riez mais je parle en père de famille.

SCENE V.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

FRANCALEU.

Que viens-tu m'annoncer?

LISETTE.

Que je me déshabille;

FRANCALEU.

Quoi! la Pièce.—

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

FRANCALEU.

Faute d'Acteurs?

LISETTE.

Tantôt, il n'en manquoit que trois;

Mais, ma foi, maintenant c'est bien un autre histoire.

Quoi donc?

FRANCALEU.

LISETTE.

L I S E T T E.

Vous n'avez plus d'Acteurs ni d'Auditoire.

F R A N C A L E U.

Que dis-tu ?

L I S E T T E.

Tout défile, & vole vers Paris.

F R A N C A L E U.

Défertion totale !

L I S E T T E.

Oui, pour avoir appris

Que ce soir on y joue une Pièce nouvelle.

Dont le titre les pique & les met en cervelle.

F R A N C A L E U.

Ah ! j'en suis.—

L I S E T T E.

L'heure presse, & tous ont décampé,

Comptant se retrouver ici pour le soupé.

D A M I S.

Quelle rage ! à quoi bon cette brusque sortie ?

Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie ?

F R A N C A L E U.

Non. Le sort d'une Pièce est-il en notre main ?

Nous en voyons mourir du soir au lendemain.

Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre.

Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre.

Venez.

D A M I S.

J'augure mieux de la Pièce que vous.

D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous,

De soins plus importants remplira ma soirée.

F R A N C A L E U.

Adieu donc. Demeurez, Monsieur de l'Empirée.

Votre refus fait place à Monsieur Baliveau,

Qui dans l'art du Théâtre étant encor nouveau ;

Ne sera pas fâché qu'on le mène à l'école.

Qui plus est, son neveu l'occupe & le désole,

Et la Pièce nouvelle est un amusement

Qui pourra le lui faire oublier un moment.

D A M I S, à part.

Oui-dà, c'est bien s'y prendre.

SCENE VI.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE, à part.

UN peu de hardiesse.
 Cet homme-ci, je crois, est l'auteur de la pièce :
 Faisons qu'il se trahisse : il en est un moyen.

(Haut.)

Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus rien.
 Monsieur raisonnoit juste, & votre attente est vaine;
 Car la pièce est mauvaise, & sa chute est certaine.

DAMIS.

Certaine ?

LISETTE.

Oui, cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner ?

LISETTE.

Non ; mais c'est ce que mande un connoisseur en titre,
 Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand connoisseur, dont le goût est si fin.——

LISETTE.

Ne croit pas que la Pièce aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrois bien sçavoir sur quelle conjecture.

LISETTE.

Sur ce qu'hier, chez lui, l'auteur en fit lecture.

DAMIS.

Chez lui ! l'Auteur ! hier !

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce discours ?——

DAMIS.

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours.

LISETTE à part.

Je le tiens.

DAMIS.

C'est Alcippe. Oh, c'est lui ; je le gage.
 Nouvelliste éffronté, suffisant personnage,
 Qui raisonne au hazard de nous & de nos vers,
 Et, pour ou contre nous, prévient tout l'Univers.
 (A Lisette.)

Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
 Jusqu'à nommer l'Auteur ?

Non, Monsieur; c'est vous-même
Qui venez de tout dire, & de vous décêler.
Alcippe, en tout ceci, n'a rien à démêler.
Moi seule je mentois, & je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

(Elle veut sortir.)

DAMIS, la retenant.

Lisette?

LISSETTE.

Eh bien?

DAMIS.

De grace.—Étourdi que je suis!

LISSETTE.

Que voulez-vous de moi?

DAMIS.

Du secret.

LISSETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement.

LISSETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS.

Eh! ne me faites pas ce déplaisir sensible.

Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,

En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

LISSETTE.

J'imagine un marché dont l'espece est plaisante.

D'un secret tout entier la charge est trop pesante;

Partageons celui-ci par la belle moitié.

Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié;

Si vous réussissez, je consens de me taire.

Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus, car je réussirai.

LISSETTE

Oh bien, en ce cas là, Monsieur, se me tairai.

(Dorante, du fond du Théâtre, les voit & les écoute.)

DAMIS, baisant les mains de Lisette.

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,

Je vous laisse, & m'en vais le plus content du monde.

SCENE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, *bas, appercevant Dorante & lui tournant brusquement le dos.*

LE jaloux nous surprend, le voilà furieux.
Car je passe, à coup sûr, pour Lucile à ses yeux.

DORANTE.

Il sort, plein d'un espoir fondé sur vos promesses.
Et moi, je suis honteux de vos propres foiblesses.
Adieu, Lucile, adieu : ne vous flattez jamais
Que je vous aie aimée autant que je vous hais.

(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

LISETTE, *bas.*

Donnons-nous à notre aise ici la comédie,
Car il va revenir.

Elle s'assied au devant, & à l'un des coins du Théâtre, en face du Parterre, & leve l'éventail du côté par où Dorante peut l'aborder.

DORANTE, *croyant voir, dans cette attitude, l'embarras d'une personne confondue, & sans avancer.*

Monstre de perfidie !

Pouvoir ainsi passer d'abord, & sans égard,
Des mains de la nature à ce comble de l'art !
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre !
M'avoir persuadé, presque au point de se plaindre !
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison ?
Pourquoi d'un vain espoir y mêler le poison ?
Ainsi donc, pour un autre en secret alarmée,
Vous reteniez ma main, malgré moi désarmée,
Et vouliez ralentir, du moins pour quelqu'instant,
La vengeance où je cours, perfide, en vous quittant.

LISETTE, *effrayée.*

Dorante !

DORANTE.

Je m'arrête au cri de l'infidelle !

Elle tremble, il est vrai ; mais pour qui tremble-t-elle ?
N'importe, je l'adore ; écoutons-la. Parlez.

(*Se rapprochant.*)

Je veux encor, je veux tout ce que vous voulez.
Faut-il à vos frayeurs immoler ma colère ?
Vous me haïssez.

LISETTE.

Non.

DORANTE.

Un autre a sçu vous plaire ?

LISETTE.

Eh ! non.

DORANTE.

Puis-je y prétendre ?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

Dois-je m'y fier ?

Oui , mon cœur me dit trop , pour vous justifier ,
 Que l'infidélité , sur-tout dans la jeunesse ,
 Souvent est moins un crime , au fond , qu'une foiblesse ,
 Dont l'épreuve ne sert qu'à mieux en détourner ,
 Quand l'époux ou l'amant sçavent la pardonner.
 Je vous pardonne donc , & même vous excuse.

Lisette est contre moi , Lisette vous abuse :
 Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits ;
 C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE , *sans mettre bas encore l'éventail.*
 Il est vrai.

DORANTE , *se jettant à ses genoux , & lui prenant la main.*
 C'est assez : mon ame satisfait. —

SCENE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE , *haut , du fond du Théâtre.*

V Eillai-je ou non ? Dorante aux genoux de Lisette !

LISETTE *baissant enfin l'éventail , & se levant.*

Lui-même ; & qui me fait tort joliment sa cour.

DORANTE.

Son travestissement faisoit à mon amour ,
 Commettre , je l'avoue , une étrange bévue.

LISETTE.

Madame , vous plaît-il que je vous restitue.
 Les fleurettes , qu'avant d'embrasser mes genoux ;
 Monsieur me débitoit , croyant parler à vous ?
 N'en déplaît à l'amour , si doux dans ses peintures ,
 Je vous restituerois un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh ! quel autre , à ma place , eût pû se contenir ?

LISETTE.

Je vous devois cela , Monsieur , pour vous punir.

Eh quoi, Dorante ! après mille & mille assurances ;
 Qui, tout-à-l'heure encor, passioient vos espérances ;
 Le reproche & l'injure aigrissoient vos discours,
 Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours ?

DORANTE.

Loin de vous voir ici vous plaindre de moi-même ;
 Vous, qui sçavez, Madame, à quel point je vous aime,
 Souffrez qu'on vous instruisse : après quoi, décidez
 Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
 Je surprends mon rival. —

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre.

En effet, ma foiblesse autorise à tout craindre,
 Et l'aveu que j'ai fait, trop naïf & trop prompt,
 De votre défiance a mérité l'affront.

DORANTE.

Mais, ayez la bonté. —

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie,

Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie.
 Je ne recueillerois de mes soins les plus doux,
 Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
 Que n'ai-je conservé, prévoyante & soumise,
 L'insensibilité que je m'étois promise !
 Lisette, je t'ai crue, & toi seule tu m'as —

LISETTE, à Dorante, voyant pleurer Lucile.
 N'avez-vous point de honte ?

DORANTE.

Eh ! ne m'accable pas ;

Tu sçais mon innocence. Apaisez vos allarmes,
 Lucile ? retenez ces précieuses larmes.
 C'est mon injuste amour qui les a fait couler ;
 C'est lui qui toute fois, pour moi doit vous parler ;
 L'amour est défiant, quand l'amour est extrême.

LUCILE.

S'il se faut quelque fois défier quand on aime,
 C'est de tout ce qui peut, dans le cœur allarmé,
 Soulever des soupçons contre l'objet aimé.
 Je tiens, vous le sçavez, cette sage maxime
 De ces vers ; qui vous ont mérité mon estime,
 De votre propre Idile, ouvrage séducteur,
 Où votre esprit se montre, & non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
 Madame, & que je cède au remords qui me presse.
 Du moins, vous concevrez, après un tel aveu,
 Pourquoi tout mon bonheur me rassuroit si peu :

C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime ;
C'est que tous ces écrits , source de votre estime ,
Vous venoient par mes soins , mais ne sont pas de moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de vous ?

DORANTE.

Non.

LISETTE.

Le sot homme !

LUCILE.

Quoi ! —

DORANTE.

Laisant lire , il est vrai , dans le fond de votre ame ,
J'inspirois le Poëte , en lui peignant ma flamme.
Que son art , à mon gré , s'y prenoit foiblement !
Et que le bel esprit est loin du sentiment !
Mais son art vous amuse : il a fallu vous plaire ,
Laisser dire des riens sentir mieux , & se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû ?
Et ma sincérité m'auroit-elle perdu ?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime ,
Dorante ; aussi , pour vous suis-je toujours la même ;
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :
J'étois indifférente , & je ne la suis plus ;
Et je sens que , sans vous , je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore ,
Où vous établissez la paix & le bonheur ,
Et qui commence enfin d'engôûter la douceur.

LISETTE, à Dorante.

Treuve de beaux discours ; il est temps que j'y pense.
De par Monsieur , expresse & nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez nous parler.

DORANTE.

Il aura sçu mon nom !

LUCILE.

Ah ! tu me fais trembler.

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous. Rentrez , Madame , je vous prie ;
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Rassurez-moi d'un mot encore en me quittant ;
Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos rivaux , du moins , vous n'avez rien à craindre.

Mon père pourra bien en ce commun danger ;
Désapprouver mon choix, mais non pas le changer.

S C E N E I X.

D O R A N T E , L I S E T T E .

Q UELQU'UN m'a desservi près de lui, je parie.

L I S E T T E .

Eh ! ne vous en prenez qu'à votre étourderie ,
Et qu'au brusque mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté.

D O R A N T E .

Oui , j'ai tort , je l'avoue. A présent il peut lire,
Je l'écoute : ou plutôt, sans cela, je l'admire,
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira,
De me couper la gorge avec qui le niera.

L I S E T T E .

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire ;
Songez à profiter d'un avis salutaire.
Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du Parterre & des pauvres Auteurs ,
Contre les nouveautés signalant leurs promesses,
Et se faisant un jeu de la chute des Pièces ?

D O R A N T E .

Que diable en veux-tu faire ? Oui vraiment , j'en connais.

L I S E T T E .

Courez les amener pour aller aux Français ,
Sur ce qui s'y jouera , faire éclater l'orage.
La pièce est de l'auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le père de Lucile y vient d'aller. —

D O R A N T E .

Tu veux. —

L I S E T T E .

Ah ! j'en ferois d'avis ; faites le scrupuleux.
Damis ne l'est pas tant ; lui : car à votre père
Il a de votre amour écrit tout le mystère :
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.
Et vous le voudriez ménager ? Et sur quoi ?
Les plaisans intérêts pour balancer les vôtres !
Une pièce tombée , il en renaît mille autres.
Mais Lucile perdue , où sera votre espoir ?
Monsieur de Francaleu, vous dis-je , va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel Auteur en tête.
S'il le voit triompher, c'est fait : rien ne l'arrête ;
Il lui donne sa fille , & croiroit aujourd'hui

S'allier

S'allier à la gloire, en s'alliant à lui.

D O R A N T E.

Ah ! tu me fais frémir , & des tranfes pareilles
Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles.

S C E N E X.

L I S E T T E , *seule.*

AH, ah ! Monsieur l'Auteur, avec votre air humain,
Vous endormez les gens, vous écrivez sous main ;
Vous avez du manège, & votre esprit superbe
Croit déjà sous le pied nous avoir coupé l'herbe !
Un bon coup de fifflet va vous être lâché,
Et vous sçavez alors quel est notre marché.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

D A M I S , *seul.*

J E ne me connois plus , aux transports qui m'agitent.
En tous lieux, sans dessein, mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment, le repentir, l'effroi,
Les présages fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le même enfin, depuis deux heures.
Ma pièce auparavant me sembloit des meilleures :
Maintenant je n'y vois que d'horribles défauts,
Du foible, du clinquant, de l'obscur & du faux.
De-là, plus d'une image annonçant l'infamie :
La critique éveillée, une loge endormie,
Le reste, de fatigue & d'ennui harassé,
Le Souffleur étourdi, l'Acteur embarrassé,
Le Théâtre distrait, le Parterre en balance,
Tantôt bruyant, tantôt dans un profond silence ;
Mille autres visions, qui toutes, dans mon cœur

Font passer tour-à-tour le trouble & la terreur :

(*Regardant à sa montre.*)

Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce !

Je sèche : je me meurs. Quel métier ! J'y renonce :

Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis ;

Est-ce un équivalent à l'angoisse où je suis ?

Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe :

Car enfin, ç'en est fait ; je péris , si je tombe.

Où me cacher ! Où fuir ? Et par où désarmer

L'honête oncle qui vient pour me faire enfermer ?

Quel égide opposer aux traits de la satire ?

Comment paroître aux yeux de celle à qui j'aspire ?

De quel front , à quel titre oserois-je m'offrir ,

Moi , misérable Auteur , qu'on viendrait de flétrir ?

Après quelques momens de silence & d'agitation.

Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.

Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.

Chaque instant qui s'écoule , empoisonnant son cours ,

Abrége , au moins d'un an , le nombre de mes jours.

S C E N E I I.

FRANCALEU, BALIVEAU, DAMIS.

FRANCALEU, à *Damis*.

E H bien , une autre fois, malgré mes conjectures ,
Vous ferez-vous encore à vos heureux augures ,
Monsieur ? J'avois donc tort tantôt de vous prêcher
Que lorsqu'on veut tout voir, on doit se dépêcher ?
Voilà pourtant , voilà la nouveauté — flambée !

D A M I S , à *part*.

Et mon fort décidé ! Je respire — *Haut*. Tombée ?

FRANCALEU.

Tout à plat.

D A M I S.

Tout à plat !

B A L I V E A U.

Oh ! tout à plat.

D A M I S , *froidement*.

à *part*.

Tant pis.

C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.

B A L I V E A U.

Sifflée , resifflée.

D A M I S.

Et le méritoit-elle ?

B A L I V E A U.

Il ne faut pas douter que l'Auteur n'en appelle.
Le plus impertinent n'a jamais dit, j'ai tort.

F R A N C A L E A U

Celui ci pourroit bien n'en pas tomber d'accord ;
Sans être pour cela taxé de suffisance ,
Car jamais le public n'eut moins de complaisance.
Comment veut-il juger d'une pièce , en effet ,
Au tintamare affreux qu'au Parterre on a fait ?
Ah ! nous avons bien vu des fureurs de cabale ;
Mais jamais il n'en fût , ni n'en sera d'égale.
La Pièce étoit vendue aux sifflets aguerris
De tous les étourneaux des Cafés de Paris.
Il en est venu fondre un essain ! des nuées ! —
Cependant , à travers les brocards , les huées ,
Le carrillon des toux , des nés , des paix-là , paix ,
J'ai trouvé. —

B A L I V E A U.

Ma foi , moi , j'ai trouvé tout mauvais.

F R A N C A L E A U.

On en peut mieux juger , puisque l'on s'en escrime.
Morbleu , je le maintiens : j'ai trouvé — telle rime. —
A Damis qui l'écoutoit avidement , & qui ne l'écoute plu'
Oui ; telle rime digne elle seule , à mon gré,
De relever l'Auteur que l'on a dénigré.

B A L I V E A U.

Tout ce que peut de mieux l'Auteur , avec sa rime ,
Ce sera , s'il m'en croit , de garder l'anonyme ,
Et de n'exercer plus un talent suborneur ,
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

D A M I S.

C'est , s'il eût réussi , qu'il pourroit vous en croire ,
Et demeurer oisif au sein de la victoire ,
De peur qu'une démarche à de nouveaux lauriers ,
Ne portât quelqu'atteinte à l'éclat des premiers ;
Mais contre ses rivaux , à leur noire malice ,
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice ,
Sans que jamais il songe à la désamparer ,
Qu'il ne les force eux-même à venir l'admirer.
Le Nocher , dans son art , s'instruit pendant l'orage ;
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage.
Notre sort est pareil dans le métier des vers ,
Et pour y triompher , il faut des grands revers.

F R A N C A L E A U.

C'est parler en Héros , en grand homme , en Poète !

A Baliveau.

Vous êtes stupéfait ; moi , non. Je le répète.

Vivent les grands esprits pour former les grands cœurs ;

Mais cela n'appartient qu'à nous autres Auteurs.

A Damis.

N'est-ce pas , mon Confrere ?

SCENE III.

BALIVEAU , FRANCALEU , DAMIS.
MONDOR.

DAMIS à Mondor , qui veut le tirer à l'écart.

EH bien ?

MONDOR *bas & sanglotant.*

DAMIS. Je vous annonce —
Je fais , je fais. Ma lettre ?

MONDOR.

En voilà la réponse.

DAMIS.

Laisse-nous , je te suis. Messieurs , permettez-moi

D'aller décacheter à l'écart : après quoi ,

Je compte vous rejoindre ; & laissant vers & prose ;

Nous nous entretiendrons , s'il vous plaît , d'autre chose.

SCENE IV.

BALIVEAU , FRANCALEU.

Oui , changeons de propos , & laissons tout cela.

FRANCALEU.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là...

BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois , sa marotte est la vôtre.

FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme une autre.

BALIVEAU.

Belle Prérrogative !

FRANCALEU.

Une lice ! Un Nocher !

Comme nous n'allons droit qu'à force de broncher !

Plait-il ? Vous l'entendez ?

BALIVEAU.

Moi , non : j'avois en tête.

La Lettre de cachet , qui , dites-vous , est prête.

FRANCALEU.

Ce jeune homme n'est pas du commun des humains.
Peste ! les grands Seigneurs se l'arrachent des mains.

BALIVEAU.

J'enrage ! Revenons de grace à la promesse
Dont vous m'avez tantôt flatté pendant la Piece.

FRANCALEU.

Vous parlez d'une Piece ? Ah ! s'il en fait jamais ,
Ce sera de l'exquis : c'est moi qui le promets ;
Et je défierois bien la cabale d'y mordre.

BALIVEAU s'empoyant.

Parlez. Aurois-je enfin , n'aurois-je pas mon ordre ?

FRANCALEU.

Et ! tranquillisez-vous. Soyez sûr de l'avoir.

Oui , vous serez content : ce soir même , ce soir ,
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine.

Et , tenez , son retour va vous titer de peine ;

Car je gagerois bien que , tout en badinant ,

L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant ! Qui ?

FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

BALIVEAU.

Plaît-il ?

FRANCALEU.

Etes - vous sourd ? Cet homme de mérite.

BALIVEAU.

Monfieur de l'empirée ?

FRANCALEU.

Et qui donc ?

BALIVEAU.

Quoi ! c'est lui,
Dont le zele pour moi sollicite aujourd'hui ?

FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître ,

Et votre admirateur , autant qu'on le doit être ,

Il veut vous enrôler pour un mois parmi nous.

Moi , le voyant d'humeur à tout faire pour vous ,

J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue ,

Et des égaremens de votre enfant prodigue.

Il a pour cette affaire obligeamment pris feu ,

Comme si ç'eût été la sienne propre.

BALIVEAU.

Adieu.

FRANCALEU l'arrêtant,

Comment donc ?

LA M E T R O M A N I E ,

B A L I V E A U .

Vous avez opéré des prodiges.

F R A N C A L E U .

Monsieur le Capitoul, vous avez de vertiges.

B A L I V E A U .

Et c'est vous qui, plutôt que mon neveu cent fois
Mériteriez— Je suis le moins sensé des trois.

Serviteur. F R A N C A L E U .

Mais encore, entre amis, l'on s'explique.
Ne pourroit-on savoir quelle mouche vous pique ?

Quoi ! lorsque nous tenons —

B A L I V E A U .

Non, nous ne tenons rien,
Puisqu'il faut vous le dire ; & cet homme de bien,
Au mérite de qui vous êtes si sensible,
Est le pendart à qui j'en veux.

F R A N C A L E U .

Est-il possible ?

B A L I V E A U .

Le voilà. Maintenant, soyez émerveillé
Du jeu de la surprise où j'ai tantôt brillé.
Si j'eusse vu le Diable, eût-elle été moins grande ?

F R A N C A L E U .

Je vous en offre autant. A présent, je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit ?Un garçon studieux, de probité, d'esprit,
Beau feu, judiciaire, en qui tout se rassemble,
Un phénix, un trésor.—

B A L I V E A U .

Un fou qui vous ressemble.

Allez, vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne foi, sied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la jeunesse étourdie,
Que par vous-même au mal elle soit enhardie,
Et que l'écervelé qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire, en vous trouve un appui ?
Il versifiera donc ! Le beau genre de vie !
Ne se rendre fameux qu'à force de folie !
Etre, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des petits & des grands !
Examinez les gens du métier qu'il embrasse ;
La paresse où l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oisifs elle peut triompher ;
Mais en bonne police, on devoit l'étouffer.
Oui ! Comment souffre-t-on leurs licences extrêmes ?
Que font-ils pour l'Etat, pour les leurs, pour eux-mêmes ?
De la Société véritables frélons,
Chacun les y méprise, ou craint leurs aiguillons.

Damis eût figuré dans un poste honorable ;
 Mais ce ne sera plus qu'un fou , qu'un misérable ,
 A la perte duquel , en homme infatué ,
 Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
 Félicitez-vous bien : l'œuvre est très - méritoire.

F R A N C A L E U.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
 D'un neveu qui déjà vous a trop honoré !
 Sçavez-vous ce que c'est que tout ce long narré ?
 Préjugé populaire , esprit de bourgeoisie ,
 De tout temps gendarmé contre la Poésie.
 Mais apprenez de moi qu'un ouvrage d'éclat
 Ennoblit bien autant que le Capitoulat.
 Apprenez.—

B A L I V E A U.

Apprenez de moi qu'on ne voit guere

Les honneurs , en ce siècle , accueillir la misère ;
 Et que la pauvreté , par qui tout s'avilit ,
 Faite pour dégrader , rarement ennoblit.
 Forgez-vous des plaisirs de toutes les espèces ;
 On fait comme on l'entend , quand on a vos richesses ;
 Mais lui , que voulez-vous qu'il devienne à la fin ?
 Son partage assuré , c'est la soif & la faim.
 Et d'un œil satisfait on veut que je le voie ?
 Soit. A vos visions je l'abandonne en proie.
 Il peut se reposer de ses nobles destins ,
 Sur ceux qui , ditez-vous , se l'arrachent des mains.
 Qu'il péricisse ; il est libre. Adieu.

F R A N C A L E U.

Je vous arrête

En véritable ami , dont la réplique est prête ,
 Et vais vous faire voir , avec précision ,
 Que nous ne sommes pas de gens à vision.
 Si j'admire en Damais un don qui vous irrite ,
 Votre chagrin me touche autant que son mérite.
 Afin donc que son sort ne vous alarme plus ,
 Je lui donne ma fille , avec cent mille écus.

B A L I V E A U.

Avec cent mille écus ?

F R A N C A L E U.

Eh bien , est-il à plaindre ?

Car elle a de l'esprit , est belle , faite à peindre.—
 Holà , quelqu'un.— Vous même en jugerez ainsi.

A un Valet.

Que l'on cherche Lucile , & qu'elle vienne ici ;

A part.

Aussi-bien elle hésite , & rien ne se décide.

A Baliveau.

Qu'est-ce ? Vous molifiez ? Votre front se dérider ?
 Vous paroissez ému ?

B A L I V E A U.

Je le suis, en effet.

Vous êtes un ami bien rare & bien parfait !
 Un procédé si noble est-il imaginable ?
 Ne me trouvez donc pas au fond si condamnable.
 Nous perçons l'avenir ainsi que nous pouvons ,
 Et sur le trein des mœurs du siècle où nous vivons.
 Quand à faire des vers un jeune esprit s'adonne ,
 Même en l'applaudissant, je vois qu'on l'abandonne.
 Damis de ce côté , se porte avec chaleur ,
 Et je ne lui pouvois pardonner son malheur ;
 Mais , dès que d'un tel choix votre bonté l'honore.—

S C E N E V.

B A L I V E A U , F R A N C A L E U , D A M I S.

Venez , venez , Monsieur. Une autre fois encore
 Vous ferez à la Cour notre solliciteur.
 Vous vous flattiez, ce soir, de contenter Monsieur ?

D A M I S à *Baliveau.*

M'avez-vous trahi ?

B A L I V E A U.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie ,
 Damis ; voici quelqu'un qui nous réconcilie ,
 Qui signale à tel point son amitié pour nous ,
 Qu'il s'acquiert à jamais les droits que j'eus sur vous.
 Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour gendre.

Voyant Damis interdit.

Ainsi que moi , la chose a lieu de vous surprendre ;
 Car , de quelques talens dont vous fussiez pourvu ,
 Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.
 Mais la joie auroit dû , suspendant sa puissance ,
 Avoir déjà fait place à la reconnoissance.
 Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

D A M I S d'un air embarrassé.

Mon oncle.—

B A L I V E A U.

Et bien ?

D A M I S.

Je suis.—

F R A N C A L E U.

Quoi ?

DAMIS

L'humble adorateur

Des graces , de l'esprit , des vertus de Lucile ;
 Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
 Rien ne doit l'emporter sur la foi des sermens ,
 Et j'ai pris , en un mot , d'autres engagements.

FRANCALEU.

Ah !

BALIVEAU à Francaleu.

Le voilà cet homme au-dessus du vulgaire ,
 Dont vous vantiez l'esprit & la judiciaire ,
 Qui tout à l'heure étoit un phénix , un trésor !
 Et bien , de ces beaux noms le nommez-vous encor ?
 Va , maudit soit l'instant où mon malheureux frere
 M'embarraffa d'un monstre , en devenant ton pere.

SCÈNE VI.

FRANCALEU , DAMIS.

Monsieur , la Poésie à ses licences ; mais
 Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets ,
 Et votre oncle , entre nous , n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauroient se contraindre.
 Je suis fâché de voir mon oncle mécontent ;
 Mais , vous-même , à ma place , en auriez fait autant ;
 Car je vous ai surpris , louant celle que j'aime ,
 A la louer en homme épris plus que moi-même ,
 Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

FRANCALEU.

Comment ! la connoitrois-je ?

DAMIS.

Oui , du moins son esprit.

Grace à l'heureux talent dont l'orna la nature ,
 Il est connu par-tout , où se lit le Mercure.
 C'est là que sous les yeux de nos Lecteurs jaloux ,
 L'amour , entre elle & moi , forma des nœuds si doux.

FRANCALEU.

Quoi ! ce seroit — quoi ! c'est — la Muse originale ,
 Qui de ses impromptus , tous les mois nous regale ?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

FRANCALEU.

Ce Bel-Esprit sans pair.

K

Eh oui.

FRANCALEU.

Mériadec— de Kerfic— de Quimper.—

DAMIS.

En Bretagne ; elle-même. Il faut être équitable.
Avouez maintenant , rien est-il plus sortable ?FRANCALEU *éclatant de rire.*

Embrassez-moi.

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut ?

FRANCALEU.

Du pauvre oncle qui s'est effarouché trop tôt ;
Mais nous l'appaiserons ; rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute ,

Il sortira d'erreur , pour peu qu'il nous écoute.

FRANCALEU.

Oh ! c'est vous qui , pour peu que vous nous écoutiez ,
Laisseriez s'il vous plaît , l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur ! Qu'insinue un pareil verbiage ?

FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah ! vous avez beau dire.

FRANCALEU.

Et vous beau protester.

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non.

FRANCALEU.

Parbleu si. Parions.

DAMIS.

Bagatelle !

FRANCALEU.

La personne pourroit , par exemple , être telle.—

DAMIS.

Telle qui vous plaira. Suffit qu'elle ait un nom.

FRANCALEU.

Mais laissez dire un mot , & vous verrez que non.

DAMIS.

Rien , rien.

FRANCALEU.

Sans la chercher si loin.—

DAMIS.

J'irois à Rome.

FRANCALEU.

Quoi faire ?

DAMIS.

L'épouser. Je l'ai promis.

FRANCALEU.

Quel homme !

DAMIS.

Et, tout en vous quittant, j'y vais tout disposer.

FRANCALEU.

Oh ! disposez-vous donc, Monsieur, à m'épouser ;

A m'épouser, vous dis-je : oui, moi ; c'est moi-même

Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaisantez point ?

FRANCALEU.

Non ; mais, en vérité,

J'ai bien à vos dépens jusqu'ici plaisanté,

Quand, sous le masque heureux qui vous donnoit le change ;

Je vous faisois chanter des vers à ma louange.

Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût !

L'ouvrage est peu de chose, & le seul nom fait tout.

Oh ça, laissons donc là ce burlesque hyménée :

Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.

Ma fille, en pareil cas, me vaudra bien, je croi ;

Et n'est pas un parti moins sortable que moi.

Tenez, lui pourriez-vous refuser quelqu'estime ?

DAMIS à part.

Ah ! Lisette la fuit. Malheur à l'anonyme.

SCENE VII.

FRANCALEU, DAMIS, LISETTE, LUCILE.

FRANCALEU.

Mignonne, venez ça. Vous voyez devant vous
Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux.
Ses talens —

LISETTE.

Ses talens ! c'est où je vous arrête.

FRANCALEU.

Qu'on se taise.

LISETTE.

Apprenez —

LA METROMANIE;
FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête;

Coquine. Tu crois donc que je sois à sentir
Que tout le jour ici tu n'as fait que t'entir ?

DAMIS, *bas à Francaleu.*

Faites qu'elle nous laisse un moment, & pour cause.
FRANCALEU.

Va-t-en.

L I S E T T E.

Qu'auparavant je vous dise une chose.

FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

L I S E T T E.

Et moi, je veux parler.

Tenez, voilà l'Auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS, *à Francaleu.*

Maintenant, elle peut rester.

FRANCALEU.

L'impertinente !

DAMIS.

A dit vrai.

L I S E T T E, *bas à Lucile.*

Tenez bon, je vais chercher Dorante.

Elle sort.

S C E N E V I I I.

FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

FRANCALEU.

ELle a dit vrai ?

DAMIS.

Très-vrai.

FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas ;

M'étonne bien un peu, mais ne me change pas ;

Et ma fille n'est pas non plus si mal habile —

LUCILE.

Mon père —

DAMIS.

Permettez, belle & jeune Lucile —

LUCILE.

Permettez-moi, Monsieur, vous-même, de parler.

Mon père, il n'est plus tems de rien dissimuler.

Vous vous êtes prescrit cette loi généreuse,

Que, par mon propre choix, je me rendrois heureuse ;

Et c'est ainsi qu'un père est toujours adoré,
Et que moins il est craint, plus il est révééré.
Vous m'avez ordonné sur-tout d'être sincère,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystère.
Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

FRANCALEU.

Au fait. (*Bas.*) J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu ci rassemble —

FRANCALEU.

Ah, fort bien!

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un ? J'en suis fâché pour vous.
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire ?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire,
Est le seul justement que vous aviez exclus.

FRANCALEU.

Quoi ! quand j'ai mes raisons —

LUCILE.

Vous ne les avez plus.

Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'un autre.

Il m'aimoit ; mon aveu n'attend plus que le vôtre.

N'usez pas contre moi de tout votre pouvoir :

Accordez aujourd'hui mon cœur & mon devoir,

Ou privez-moi du monde, à qui j'étois rendue.

Hélas ! il n'a brillé qu'un instant à ma vue.

Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits.

Puisse le Ciel me rendre insensible à jamais !

FRANCALEU.

La sotte chose, en nous, que l'amour paternelle !

Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle ?

DAMIS.

Eh, laissez-vous aller à ce doux mouvement.

FRANCALEU.

Pour Dorante où donc est votre ressentiment ?

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance, à ce trait se termine.

FRANCALEU.

Le fils d'un chicaneur ardent à ma ruine !

DAMIS.

Non. Voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCENE DERNIERE.

DORANTE, FRANCALEU, DAMIS,
LUCILE, LISETTE.

DORANTE, *se jettant aux genoux de Francaleu.*

E Coutez-moi, Monsieur, ou je meurs à vos pieds.
Après m'être vengé du plus méchant des hommes,
J'adore —

FRANCALEU.

Songez-vous. Monsieur, où nous en sommes ?

DORANTE.

Vous & mon père étiez grands amis autrefois.
Vous plaidez ; mais il va renoncer à ses droits.

A Damis.

D'une ou d'autre façon, tu n'auras pas la gloire ;
Traître, de couronner ta méchanceté noire,
Qui t'a fait à mon père —

DAMIS.

Écrire ce qu'il faut.

Monsieur tient la réponse ; il peut lire tout haut.

FRANCALEU lit.

*Aux traits dont vous peignez la charmante Lucile,
Je ne suis point surpris de l'amour de mon fils.
Par son Médiateur il est des mieux servis ;
Et vous plaidez sa cause en Orateur habile.
La rigueur, il est vrai, seroit très inutile,
Et je défère à vos avis.*

Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.

Il n'aura que trop mon aveu :

Celui de Monsieur Francaleu

Puisse-t-il s'obtenir de même !

Parlez, pressez, priez : je désire à l'excès
Que sa fille aujourd'hui termine nos procès,
Et que le don d'un fils qu'un tel ami protège,
Entre votre Hôte & moi renouvelle à jamais
La vieille amitié du Collège.

MÉTROPHILE.

Maîtresse, amis, parens ! Puisque tout est pour vous,
Aimez donc bien Lucile, & soyez son epoux.

DORANTE, *à Lucile.*

Ah, Monsieur ! O mon père ! Enfin je vous possède.

DAMIS.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cède ?

DORANTE.

Cher Damis ! vous devez , en effet , m'en vouloir ,
Et vous voyez un homme —

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir.

Je suis un monstre.

DAMIS.

Non ; mais , en termes honnêtes ,

Amoureux & Français , voilà ce que vous êtes.

DORANTE , *aux autres.*

Un furieux , qui , plein d'un ridicule effroi ,
Tandis qu'il agissoit si noblement pour moi ,
Impitoyablement ai fait siffler sa Pièce.

DAMIS.

Quoi ! — Mais je m'en prends moins à vous , qu'à la traîtresse ;

Qui vous a confié que j'en étois l'Auteur.

Je suis bien consolé , j'ai fait votre bonheur.

DORANTE.

J'ai , demain , pour ma part , cent places retenues ,

Et veux , après demain , vous faire aller aux nues.

DAMIS.

Non. J'appelle en Auteur soumis , mais peu craintif ;

Du Parterre en tumulte , au Parterre attentif.

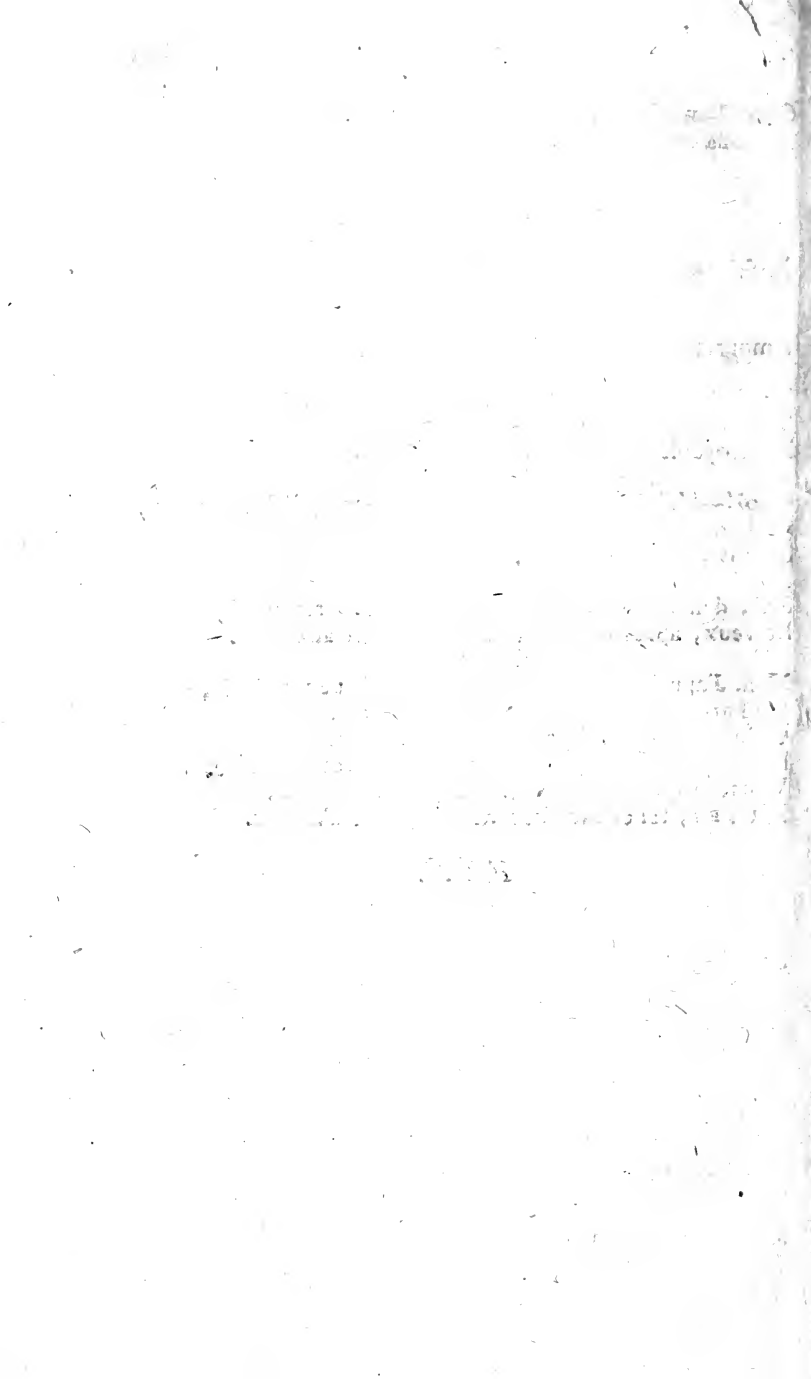
Qu'un si frivole soin ne trouble pas la fête ;

Ne songez qu'aux plaisirs que l'Hymen vous apprête.

Vous , à qui cependant je consacre mes jours ,

MUSSES , tenez-moi lieu de fortune & d'amour.

FIN.





PQ
2019
P6A65
1779

Piron, Alexis
La métromanie

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

